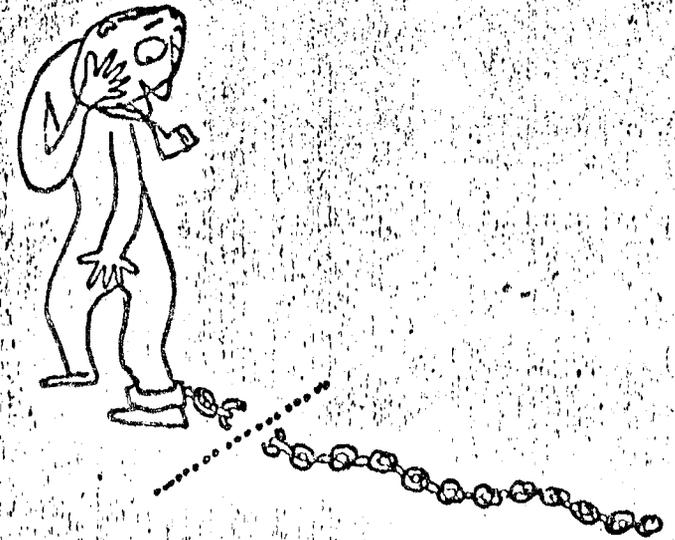


WILHELM REICH

QU'EST-CE QUE
LA CONSCIENCE DE CLASSE ?



Traduit de l'allemand par Constantin Sineïnikoff

© Constantin Sineïnikoff, pour la traduction française.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	7
1. LES DEUX ESPECES DE CONSCIENCE DE CLASSE	
Motifs de cet écrit	8
Les deux espèces de "conscience de classe"	13
2. QUELQUES FACTEURS CONCRETS DE LA CONSCIENCE DE CLASSE ET QUELQUES FACTEURS D'INHIBITION CHEZ L'INDIVIDU MOYEN	25
Chez les jeunes (à l'époque de la puberté et après la puberté)	26
Chez les femmes	32
Chez les hommes adultes	50
Chez l'enfant ?	45
3. POLITIQUE BOURGEOISE ET POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE	50
Le fétichisme de "la politique"	51
Pourquoi Litvinov ne s'est-il pas adressé aux masses ?	55
Schéma de la politique révolutionnaire	59
La politique bourgeoise du K.P.D.	60
La politique révolutionnaire à l'intérieur du parti	61
4. DEVELOPPER LA CONSCIENCE DE CLASSE A PARTIR DE LA VIE DES MASSES	
La direction, le parti et les masses	62
La position de la Sex-Pol à l'égard du "nouveau parti"	65
Le chant et la danse populaires comme éléments du sentiment révolutionnaire	71
Le travail scientifique révolutionnaire	73
La peur de la révolution	78
Le policier comme homme privé et agent de l'Etat	79
Le développement de la politique révolutionnaire à partir des besoins de la population	82
Appropriation de son propre bien	87
Conclusion	91

5. APPENDICE: PRINCIPES EN VUE DU DEBAT SUR LA RECONSTRUCTION DU MOUVEMENT OUVRIER

Pour juger l'événement politique	92
Sur la méthode de travail	93
Nous-mêmes — le parti	95
Index de quelques mots difficiles.....	98

AVANT-PROPOS

L'idée fondamentale de cet écrit peut se résumer ainsi: le rude combat que les révolutionnaires du monde entier mènent sur plusieurs fronts les porte à ne considérer la vie des hommes que du point de vue de leur propre idéologie, ou bien à ne tenir compte que des faits de la vie sociale qui sont rattachés en quelque façon à leurs idées et à leurs combats. Mais la plus grande partie de la population de la terre, qu'ils veulent libérer du joug de l'oppression capitaliste, ignore tout ou presque tout de leurs luttes, de leurs épreuves, de leurs pensées, et vit sa propre servitude avec plus ou moins d'inconscience, assurant ainsi la domination du capital. Si l'on se demande combien, parmi les 40 millions de citoyens allemands adultes, sont vraiment affectés par les exécutions de révolutionnaires et combien se contentent d'en lire l'annonce dans le journal avec plus ou moins d'indifférence, on saisira d'un coup l'objectif que cet écrit se propose: établir la liaison entre la conscience de l'avant-garde révolutionnaire et la conscience du commun des mortels. On se contentera ici de faire des suggestions, de poser des questions jusqu'ici négligées par le mouvement ouvrier. Il se peut que tel ou tel point soit mal vu ou erroné; mais il n'en reste pas moins que la vie psychologique réelle des hommes se joue sur un autre plan que ne le croient, précisément à cause de leur vue plus pénétrante de la société, les tenants de la révolution sociale, et que c'est là une des raisons de l'échec du mouvement ouvrier. Que l'on veuille bien considérer cet écrit comme un appel de l'individu apolitique moyen aux futurs dirigeants révolutionnaires, les invitant à mieux le comprendre, à exiger de lui moins de compréhension du "cours de l'histoire", à lui permettre de mieux exprimer ses souffrances et ses désirs, à parler de façon moins théorique du "facteur subjectif" de l'histoire, à comprendre plutôt que ce facteur c'est la vie des masses,

Juin 1934, Ernst Paroll.

1. LES DEUX ESPECES DE CONSCIENCE DE CLASSE

MOTIFS DE CET ECRIT

Notre tentative pour élucider et faire comprendre, à l'aide de la psychologie collective, quelques difficultés soulevées dans le débat sur la reconstruction du mouvement ouvrier, est dès l'abord condamnée à bien des insuffisances. Les circonstances et conditions de vie dans lesquelles l'émigration allemande doit travailler ne sont pas faciles. Tout d'abord, le contact étroit avec la vie politique, et surtout avec la vie des masses, est rompu ou mal établi; les journaux donnent une information déformée ou contradictoire, et négligent les questions de psychologie collective, ce qui est déjà un facteur d'erreur. Il n'y a pas ou pas assez de bibliothèques accessibles en exil. A quoi il faut ajouter la dure lutte pour l'existence et les persécutions de la part des autorités des pays d'accueil. Et de plus, la dispersion actuelle des organisations et des discussions à l'intérieur du mouvement ouvrier ne rendent pas la tâche plus facile. Si l'on tient compte enfin de la nouveauté de la psychologie politique, entachée des faiblesses et erreurs propres à toute jeune discipline, on aura énuméré suffisamment de circonstances interdisant d'exiger une investigation entièrement exacte, irréprochable et immédiatement applicable à la pratique politique. Nous nous bornerons à soulever des questions importantes et inaperçues jusqu'ici, nous contentant pour le reste d'indiquer certaines directions à l'initiative de nos camarades de lutte, ainsi qu'à leur critique des armes intellectuelles dont se sert aujourd'hui le front révolutionnaire.

L'essai que voici apporte en même temps la réponse à quelques questions qui se sont posées depuis la parution de "Psychologie collective du fascisme", ainsi que la réponse à certains critiques, qui à mon avis souffrent de l'incompréhension des questions psychologiques propre à de nombreux économistes.

Des discussions avec divers groupes politiques ont montré que la réponse à la question: "Qu'est-ce que la conscience de classe?"

exige un examen préalable des problèmes posés par la situation politique actuelle.

Le grave échec du mouvement socialiste en Allemagne a déjà des répercussions fâcheuses dans les autres pays, et le fascisme est partout en grand progrès par rapport au mouvement révolutionnaire; la Deuxième Internationale comme la Troisième ont prouvé leur incapacité à maîtriser la situation, ne serait-ce que théoriquement, pour ne rien dire du point de vue pratique; la Deuxième Internationale par sa politique fondamentalement bourgeoise; la Troisième par son absence d'autocritique, par sa fatale obstination dans l'erreur, avant tout pour n'avoir pas pu - ni même voulu - éliminer la bureaucratie de ses propres rangs.

Le S.A.P. (Parti ouvrier socialiste) et les Communistes Internationalistes veulent une "nouvelle Internationale". Mais il y a déjà de grandes divergences sur les modalités de ce nouveau parti. Trotzky a déjà réclamé la fondation de la Quatrième Internationale, le S.A.P. y est en principe favorable, mais il veut que la nouvelle Internationale soit un résultat du rassemblement de la classe ouvrière, et non la créer d'emblée comme le veut Trotzky et réaliser le rassemblement avec ce mot d'ordre. Dans le mouvement de politique sexuelle, nous posons la question de la façon suivante: doit-on fonder immédiatement une organisation et recruter sur la base de son programme, ou doit-on d'abord laisser l'idéologie et le programme se diffuser partout, et ne réaliser le rassemblement organisationnel que plus tard sur une base plus large? Nous avons choisi la seconde voie, et nous disons qu'une "organisation préparatoire plus lâche" présente de nombreux avantages: pas d'exclusive prématurée, élimination du danger de repliement sectaire, meilleure possibilité de pénétration dans d'autres organisations, et bien d'autres. Il s'agit d'ailleurs de savoir quelles sont les perspectives d'évolution politique que nous envisageons. Le groupe s'occupant de politique sexuelle a cru pouvoir distinguer trois possibilités: 1. celle d'un soulèvement imprévu en Allemagne dans un proche avenir; vu qu'aucune organisation n'est si peu que ce soit préparée à cette éventualité, aucune ne pourrait diriger le mouvement et le mener à bonne fin. Cette perspective est d'ailleurs la moins vraisemblable,

Si toutefois elle se réalisait, la situation serait chaotique et le cours des choses très incertain, même si l'issue n'était pas mauvaise. Nous soutiendrions immédiatement ce mouvement par tous les moyens. 2. Il est possible que le rassemblement théorique et organisationnel du mouvement ouvrier demande quelques années, et qu'alors celui-ci, en tant que mouvement achevé, pourvu d'une direction mieux formée et plus décidée, parvienne à prendre le pouvoir en Allemagne au cours des prochaines, disons des deux prochaines décennies. Cette perspective est très vraisemblable en elle-même, mais exige dès maintenant un travail préparatoire énergique, ininterrompu et inlassable. 3. La troisième possibilité est que l'unification du mouvement ouvrier sous une direction nouvelle, meilleure et plus digne de confiance, ne se réalise pas ou pas assez vite, que le fascisme international renforce partout ses positions, surtout par son habileté naturelle à prendre en main les enfants et adolescents, qu'il s'assure une base de masse durable, que de plus une vague conjoncturelle même faible lui soit favorable; le mouvement socialiste devra alors compter avec une période de barbarie économique, politique et culturelle, très longue, longue de plusieurs décennies, et il devra alors prouver qu'il ne s'est pas fondamentalement trompé, qu'il a malgré tout raison en dernière analyse. Cette éventualité montre la grande responsabilité que nous assumons.

Nous envisagerons la première possibilité pour autant que la situation le permette, nous ferons de la deuxième, qui est la plus vraisemblable, l'objectif propre de notre travail, nous concentrerons toutes nos forces pour sa réalisation, et nous solliciterons toutes les ressources humaines pour éliminer la troisième possibilité.

Si donc nous avons pour but d'assurer l'unité et l'efficacité de la classe ouvrière, son alliance avec toutes les couches de la population laborieuse, nous devons cependant récuser d'emblée toutes ces tendances qui parlent beaucoup de "réalisation de l'unité", mais qui en fait réalisent la division sans le vouloir. Comment se fait-il que même maintenant, après le désastre allemand, la formation de groupuscules sectaires continue, que dans les milieux responsables en Allemagne comme à l'extérieur on offre le spectacle peu réjouis-

sant de la persistance des vieilles discussions scolastiques, des invectives réciproques, qui ne veulent pas céder la place à une maîtrise réelle, tournée vers la réalité d'aujourd'hui? Nous disons que cet attachement néfaste à de vieux mots, schémas, formules et modes de discussion, usés jusqu'à la corde et sclérosés, provient de l'absence d'une nouvelle façon de poser les questions, d'une nouvelle façon de penser, d'une façon de voir les choses entièrement nouvelle et naïve. Nous sommes convaincus que même une seule idée bien choisie, un seul mot d'ordre pertinent, de type nouveau, réunirait immédiatement tout le monde, à l'exception des discutailleurs irrécupérables, et mettrait fin aux discussions stériles. Certains ici se sentiront "visés"; c'est bien d'eux dont je parle. La tâche la plus immédiate est de rendre vie au marxisme vivant, en premier lieu dans l'examen de la réalité et dans la discussion. Cela conduit à la question de la fondation d'une nouvelle organisation internationale. Si elle ne devait apporter lors de son premier congrès rien de plus que les vieilles méthodes, formules, manières de penser et de discuter, elle serait mort-née. Que nous voulons exproprier le capital, socialiser les moyens de production, établir le pouvoir des travailleurs, soldats, employés et paysans, sur le capital, que nous voulons la véritable démocratie du peuple travailleur, qu'à cette fin la conquête du pouvoir, non par des bulletins de vote, mais par les armes, est nécessaire, etc., nous le savons déjà. Se contenter de proférer cela à nouveau, d'en faire un programme, n'aurait pas grande valeur, car cela a déjà été fait assez souvent. La grande question est de savoir pourquoi nos organisations se sont sclérosées, pourquoi la bureaucratie nous a étouffés, pourquoi les masses ont agi contre leur propre intérêt en portant Hitler au pouvoir. On n'aurait pas besoin d'appliquer sans cesse tant d'énergie aux questions - en elles-mêmes très importantes - de stratégie et de tactique, si l'on avait les masses avec soi. De stratégie et de tactique, les divers groupes n'usent aujourd'hui que les uns contre les autres. Il faut aborder ces problèmes essentiels avec des notions entièrement nouvelles, avec de nouvelles façons d'influencer les masses, avec une idéologie et une structure personnelle entièrement nouvelles, avant de songer à réussir quoi que ce soit. Il ne serait pas diffé-

cile de montrer que nous ne parlons pas le langage des larges masses, qui sont en partie apolitiques, en partie idéologiquement asservies, et qui ont finalement permis le triomphe de la réaction. Elles ne comprenaient ni nos résolutions, ni ce que nous entendons par "socialisme"; elles n'avaient pas et n'ont pas confiance en nous; elles lisaient nos journaux par devoir ou ne les lisaient pas du tout. Elles se mirent en mouvement dans une certaine mesure, parce qu'elles étaient confusément socialistes, mais nous ne pûmes exploiter ce sentiment confusément socialiste, favorisant ainsi l'accession d'Hitler au pouvoir. Notre échec complet dans la compréhension et l'animation des larges masses est la raison essentielle des nombreuses lacunes, grandes et petites, du mouvement ouvrier, de l'attachement des sociaux-démocrates à leur parti, du ressentiment et de l'humiliation de maint dirigeant prolétarien, de nos habitudes de discutailleurs et de marxistes scolastiques.

Un facteur essentiel, sinon exclusif, de l'échec du socialisme sous tous ses aspects, facteur qu'on ne peut plus négliger ou considérer comme secondaire, c'est l'absence d'une psychologie politique marxiste utilisable. Cette absence ne provient pas seulement du fait qu'une telle psychologie reste à élaborer, mais aussi du fait que dans le mouvement ouvrier on est très effarouché par le point de vue psychologique, par une psychologie pratique et délibérée. Cette lacune de notre part a été un avantage considérable pour l'ennemi de classe, elle a été l'arme la plus puissante du fascisme. Tandis que nous proposons aux masses de vastes analyses historiques et exposés économiques sur les conflits impérialistes, elles s'enthousiasmaient pour Hitler sous l'effet de motivations affectives profondes. Nous avions, pour parler comme Marx, laissé la pratique du facteur subjectif aux idéalistes, nous étions devenus des matérialistes mécanistes. N'exagérons-nous pas? Ne voyons-nous pas les choses à travers les lunettes du "spécialiste"? Essayons de répondre à cette question à l'aide de quelques exemples concrets, certains plus importants et d'autres mineurs, apparemment accessoires. Nous ne proposons pas une panacée, mais une petite contribution, qui n'est qu'un début.

LES DEUX ESPECES DE "CONSCIENCE DE CLASSE"

Pour qu'une politique se proposant la conquête du socialisme et la domination du travail sur le capital soit efficace, il est d'une importance décisive qu'elle ne se contente pas de connaître l'effet objectif du développement des forces productives sur les mouvements et changements sociaux, lequel est indépendant de notre volonté, mais qu'elle aperçoive aussi, et en y accordant autant d'importance, ce qui se passe dans les "têtes", c'est-à-dire dans la structure mentale des hommes qui sont soumis à ces processus objectifs et qui les accomplissent, selon la variété de leurs pays, quartiers, catégories professionnelles, classes d'âge et sexes. Dans le mouvement et la politique socialistes, la notion de conscience de classe joue un rôle directeur: "l'acquisition de la conscience de classe" par les couches opprimées de la population est la première condition d'une transformation révolutionnaire du système social en vigueur. Nous voulons dire clairement par là que les hommes doivent changer sous l'influence des processus économiques et sociaux pour pouvoir accomplir une action telle que la révolution. Nous savons aussi que Lénine créa l'avant-garde et le parti révolutionnaire afin de favoriser, d'accélérer, de concentrer, de transformer en force politique, ce changement des hommes. Dans l'avant-garde, qui est l'élite et la fraction la plus consciente des militants socialistes, la conscience de la situation sociale, des moyens de la maîtriser, des voies pouvant conduire au socialisme, doit se concentrer, s'aiguiser, s'habituer à la prévision, précisément au degré où il s'agit d'amener les classes laborieuses, si l'on veut réussir la révolution. C'est cela qui constitue, ni plus ni moins, la problématique politique résumée par l'expression de "front unique".

Deux exemples suffiront à montrer que nous sommes bien loin d'avoir concrètement compris ce qu'est la conscience de classe.

Dans la brochure récemment parue "Neu beginnen" (Recommencer), la nécessité d'un "parti révolutionnaire", d'une direction révolutionnaire au plein sens du mot, est fort justement posée, mais l'existence d'une conscience de classe dans le prolétariat est niée;

"A la base de toutes les idées et initiatives (des 2^e et 3^e Internationales), on trouve la croyance en une spontanéité révolutionnaire innée du prolétariat... Et si cette spontanéité révolutionnaire n'existait que dans la tête des membres des partis socialistes, sans que rien n'y réponde dans la réalité? Si le prolétariat par lui-même, donc par le jeu des forces sociales naturelles, n'était absolument pas conduit à la "lutte finale"... Incapables de penser autrement qu'avec leurs dogmes et thèses, ils croient avec une ferveur toute religieuse aux forces révolutionnaires spontanées..." (p. 6)

La lutte d'un héroïsme inouï menée par les ouvriers autrichiens du 12 au 16 février 1934 prouve qu'il peut exister certainement une spontanéité révolutionnaire sans conscience de la "lutte finale". La spontanéité révolutionnaire et l'idée de la "lutte finale" sont deux choses différentes.

La direction doit donc, conclut-on, apporter la conscience révolutionnaire aux masses. Certes! Mais comment est-ce possible, si nous ne sommes pas renseignés sur ce que nous appelons conscience révolutionnaire? En Allemagne, il y avait quelque 30 millions de travailleurs animés de sentiments anticapitalistes, ce qui était en nombre plus que suffisant pour la révolution sociale, mais c'est la fascisme qui vint au pouvoir précisément à l'aide des sentiments anticapitalistes de ses partisans. Les sentiments anticapitalistes sont-ils déjà la conscience de classe, ou bien une simple disposition à la conscience de classe ou seulement une condition de sa formation? Lénine créa la notion d'avant-garde et de parti, ainsi que l'organisation elle-même, en vue de compléter ce que la masse ne pouvait réaliser elle-même spontanément:

"Nous avons dit que les ouvriers ne pouvaient pas non plus avoir une conscience social-démocrate. Celle-ci ne put leur être apportée que de l'extérieur. L'histoire de tous les pays montre que la classe ouvrière réduite à ses propres forces, ne peut acquérir qu'une conscience trade-unioniste, c'est-à-dire se convaincre de la nécessité de s'unir syndicalement, de mener une lutte contre l'entrepreneur, d'exiger du gouvernement telle ou telle loi sociale, etc..." (Lénine)

La classe ouvrière crée donc à partir de sa situation une "conscience", certes insuffisante pour ébranler la domination du

facteurs contrariant son développement. Si l'on veut développer la conscience de classe, dit-il, on doit d'abord savoir ce que l'on veut développer, pourquoi elle ne se développe pas spontanément sous la pression des besoins de toute espèce, et donc ce qui l'en empêche! La question paraissait logique. Le responsable interrogé fut d'abord quelque peu étonné, hésita un moment, puis répondit avec assurance: "Mais la faim, naturellement!" - "Est-ce que le membre de la S.A. (1) affamé est doué de conscience de classe?", lui répliqua-t-on aussitôt. Est-ce que le voleur qui, poussé par la faim, vole une saucisse, ou le chômeur qui pour deux marks accepte de participer à un défilé réactionnaire, ou l'adolescent qui lors d'une manifestation jette des pierres sur la police, sont doués de conscience de classe? Si donc la faim, sur laquelle le K.P.D. (Parti Communiste Allemand) a bâti toute sa psychologie de masse, n'est pas encore en elle-même un facteur de la conscience de classe, que faut-il de plus? Quel est son aspect concret? En quoi la liberté socialiste diffère-t-elle de la liberté nationale que promet Hitler?

(1) La "section d'assaut" (Sturmabteilung), au début simple "service d'ordre" du parti nazi, devint une milice numériquement très importante. Mais, proche de la base de masse du parti, composée de la "pègre", elle ne fut jamais mieux qu'une bande de brail-lards inorganisés. Pour avoir une force plus sûre, Hitler se créa un "corps de garde" personnel (Schutzstaffel, ou S.S.), dont il confia le commandement à Himmler, en 1929. Une fois au pouvoir, en 1933, Hitler, à l'encontre de sa propagande révolutionnaire, décida de ne pas toucher à la structure militaire et industrielle de l'Allemagne; n'ayant pu faire admettre ce point de vue par l'aile gauche du parti, notamment la S.A., il fit assassiner par la S.S., en 1934, Röhm et d'autres responsables de la S.A., et quelques autres personnes qui le gênaient; c'est à cet événement que Reich fait allusion plus loin, dans sa "Remarque pendant la correction" (p. 66). Pour plus de détails sur le mouvement nazi, on peut lire le livre de William Shirer, "Le troisième Reich des origines à la chute" (Stock)

N.d.T.

capital (pour cela il faut un parti solidement organisé), mais qui comporte peut-être des formes embryonnaires ou des éléments de ce qu'on appelle conscience de classe ou conscience révolutionnaire. Qu'est-ce que cette "conscience" ? Comment la comprendre ? Quels en sont les aspects concrets ?

Si l'on nie que ce qu'il est loisible d'appeler conscience de classe, ou ses éléments ou conditions, se forme dans la classe opprimée, c'est parce qu'on ne connaît pas les formes concrètes de cette conscience; de plus, la direction se trouve placée dans une impasse: quelles que soient son intrépidité, sa préparation et ses autres qualités, aucune direction ne pourra jamais introduire dans les masses ce que l'on appelle conscience de classe, s'il ne se trouve déjà dans le prolétariat quelque chose qui y ressemble. Car que doit-on apporter aux masses ? La connaissance hautement spécialisée du processus sociologique et de ses contradictions ? Ou la connaissance compliquée des lois de l'exploitation capitaliste ? Les partisans de la Russie révolutionnaire avaient-ils ce savoir lorsqu'ils combattaient avec enthousiasme, ou bien n'en avaient-ils pas besoin ? Etaient-ils des ouvriers et paysans "doués de conscience de classe", ou simplement des rebelles ? Nous posons ces questions pour montrer à quel point elles sont sans issue.

Cherchons un point de départ dans l'expérience et la pratique toutes simples.

On discutait fort, dans un groupe politique, récemment, de la conscience de classe et de la nécessité de "l'éveiller massivement". Les participants durent, pour la première fois, se poser la question: de quoi parle-t-on exactement ? Que veut-on dire en parlant de conscience de classe ? L'un d'entre eux ⁽¹⁾ en effet, qui avait jusque là gardé le silence, pria un dirigeant, zélé défenseur de la conscience de classe du prolétariat allemand, de bien vouloir énumérer cinq éléments de la conscience de classe, et éventuellement cinq

(1) Il s'agit de Reich lui-même, lors d'une réunion de trotskistes allemands à Paris en 1933; c'est à la suite de cette réunion qu'il jeta sur le papier la première ébauche de cette brochure. N.d.T.

Les réponses ne furent pas du tout satisfaisantes. Les journaux de gauche avaient-ils posé ces questions et y avaient-ils répondu ? Nullement. La conception selon laquelle la classe opprimée peut d'elle-même, sans direction, par une volonté révolutionnaire spontanée, assurer la victoire de la révolution, n'est pas moins fautive que la conception inverse selon laquelle cette victoire ne dépendrait que de la direction, qui n'aurait qu'à créer la conscience de classe. La direction ne pourrait jamais y parvenir, si cette conscience n'était pas en quelque façon déjà là, quoique sous une forme spontanée. S'il est donc vrai que la révolution sociale a pour condition subjective l'accord d'un certain état psychique de la masse avec la conscience plus élevée de la direction révolutionnaire, il n'en est que plus nécessaire de répondre à la question: "Qu'est-ce que la conscience de classe ?". Si l'on objecte ici que la question est superflue, car l'on a toujours affirmé devoir s'appuyer sur les "besoins quotidiens", nous demandons alors: est-ce "développer la conscience de classe" que de réclamer l'installation de ventilateurs dans une entreprise ? Et qu'en est-il lorsque le conseil d'entreprise N.S.B.O. ⁽¹⁾ le fait aussi, et peut-être même avec plus de talent ? S'est-il ainsi gagné le personnel ? Où est la différence entre la défense des "petits intérêts" par les socialistes et cette même défense par les fascistes, entre notre slogan de liberté et le slogan "la force par la joie" ? ⁽²⁾

Pense-t-on à la même chose, lorsqu'on parle de la conscience de classe de l'apprenti et de celle du dirigeant d'un mouvement de jeunesse ? On dit que la conscience des masses doit être haussée au niveau de la conscience de classe révolutionnaire; si l'on entend par là la connaissance spécialisée du cours de l'histoire que le dirigeant révolutionnaire doit posséder, on poursuit une utopie. On ne parviendra jamais dans le capitalisme, par quelque moyen de propagande que ce soit, à infuser ce savoir très spécialisé dans les larges

(1) Le syndicat nazi (Nationalsozialistische Betriebsorganisation)

(2) Nom d'une organisation de loisirs allemande, reprenant le modèle du "Dopolavoro" Italien. N.d.T.

masses qui doivent mener à bien l'insurrection et la révolution. Etant donné que dans les réunions électorales on se contentait de proférer des slogans ou bien, comme cela fut souvent le cas au Palais des Sports, de faire disserter un responsable pendant des heures sur la politique financière de la bourgeoisie ou les antagonismes américano-japonais, on étouffait à tout coup l'excitation et l'enthousiasme initiaux, on prêtait aux masses l'intérêt et les aptitudes nécessaires pour l'analyse économique objective, et l'on détruisait chez des milliers d'auditeurs ce qu'on appelle à juste titre le sentiment de classe. La politique marxiste révolutionnaire a jusqu'à présent supprimé une conscience de classe toute prête dans le prolétariat, sans être capable de l'analyser en détail et concrètement. Elle a prêté sa propre connaissance des processus sociologiques - d'ailleurs souvent erronée - à la conscience des classes opprimées, ce qui a été récemment qualifié d'"idéisme subjectif". Cependant, dans toute réunion communiste, on dépeint sans ambiguïté la "conscience de classe" de la masse, et l'atmosphère s'y distinguait nettement de celle de toute autre organisation politique. Il doit donc y avoir dans les larges masses une sorte de conscience de classe qui se distingue fondamentalement de celle de la direction révolutionnaire. Il y aurait donc concrètement deux sortes de conscience de classe: celle de la direction révolutionnaire et celle de la masse; il faut que les deux s'accordent. La direction n'a pas de tâche plus pressante, outre la connaissance précise du processus historique objectif, que celle de comprendre:

a. Quelles idées et quels désirs progressistes existent selon les couches, professions, classes d'âge et sexes;

b. Quels désirs, angoisses et idées entravent le développement de l'aspect progressiste ("fixations traditionnelles").

La conscience de classe des masses n'est pas toute prête, comme le croyait la direction du K.P.D., mais elle n'est pourtant pas complètement absente, et elle n'a pas non plus la structure que lui attribuait la direction du parti socialiste; elle se présente plutôt sous la forme d'éléments concrets qui en eux-mêmes ne sont pas encore

la conscience de classe (par exemple la faim), mais qui pourraient la produire par leur réunion; ces éléments ne sont pas non plus présents à l'état pur, mais sont mêlés, imprégnés de forces et de représentations psychiques de sens contraire. Un Hitler ne peut avoir raison, avec sa formule selon laquelle les masses sont influençables comme des enfants et ne font que répéter ce qu'on leur a fait ingurgiter, que dans la mesure où le parti révolutionnaire ne remplit pas sa tâche la plus importante, qui est d'élaborer la conscience de classe à partir de ses formes élémentaires, de la clarifier, de la faire progresser. Et en Allemagne, il n'en était même pas question.

Le contenu de la conscience de classe du dirigeant révolutionnaire n'est pas de type personnel; dans la mesure où les intérêts personnels (ambition, etc...) s'y mêlent, ils entravent son action. En revanche, la conscience de classe des larges masses (à l'exception de l'infime minorité de travailleurs consciemment révolutionnaires) est entièrement de type personnel. Celle-là comporte la connaissance des contradictions de l'économie capitaliste, des possibilités inouïes de la planification socialiste, de la nécessité de la révolution sociale en tant qu'adaptation de la forme d'appropriation à la forme de production, des forces historiques d'orientation progressiste ou réactionnaire. La seconde est bien éloignée de ce savoir et des vastes perspectives, elle est faite du petit, du quotidien, du banal. La première saisit le processus objectif, historique, socio-économique, les conditions extérieures de nature économique et sociale auxquelles les hommes sont soumis; ce processus doit être compris, on doit le prendre en main et le dominer si l'on veut en être le maître au lieu d'en être l'esclave. On doit donc établir une planification susceptible d'éliminer les crises fatales et de créer les bases nécessaires à la vie de tous les travailleurs. A cet égard, la connaissance précise des antagonismes américano-japonais, entre autres, est tout à fait nécessaire. La seconde, en revanche, ne s'intéresse absolument pas aux antagonismes russo-japonais ou anglo-américains, ni non plus au progrès des forces productives; elle n'est orientée que vers les reflets, incrustations et effets de ce mécanisme objectif dans la subjectivité, sous forme de multiples petites questions de la vie quotidienne; son contenu est donc l'intérêt pour

la nourriture, le vêtement, la mode, les relations avec les proches, les possibilités de satisfaction sexuelle au sens étroit, les jeux et plaisirs sexuels au sens large, tels le cinéma, le théâtre, les festivités et la danse, et aussi l'intérêt pour les difficultés de l'éducation des enfants, l'aménagement de la maison, la durée et le contenu des loisirs, etc..

L'existence et les conditions d'existence des hommes se reflètent, s'incrustent et se reproduisent dans leur structure mentale, à laquelle elles donnent forme. Ce n'est qu'à travers cette structure mentale que le processus objectif nous est accessible, que nous pouvons l'entrer, ou bien le favoriser et le dominer. Ce n'est que par l'intermédiaire de la tête de l'homme, de sa volonté de travail et de sa quête de la joie de vivre, bref de son existence psychique, que nous créons, consommons, transformons le monde. C'est ce qu'ont oublié depuis longtemps ces "marxistes" qui ont dégénéré en économistes. Si la politique générale, concernant l'économie et l'Etat et se situant au niveau historique, a pour objectif de construire et consolider le socialisme international, et non quelque socialisme national (qu'il s'appelle comme il veut)⁽¹⁾, c'est-à-dire si elle veut rester marxiste, elle doit retrouver la vie quotidienne humble, banale, naïve et simple, de la plus large masse, dans toute sa diversité géographique et sociale. C'est la seule façon possible de permettre la jonction du processus sociologique objectif avec la conscience subjective des hommes, d'éliminer leur contradiction et le fossé qui les sépare; bref, de donner aux travailleurs, qui sont à la base de la civilisation et qui créent la richesse, la conscience de leurs droits, de leur permettre

(1) Hitler prêchait un socialisme national, fondé sur les vertus propres du peuple allemand. Il appela son parti "Parti ouvrier socialiste national d'Allemagne" (Nationalsozialistische deutsche Arbeiterpartei), N.S.D.A.P., par abréviation "nazi". On a pris l'habitude de désigner en français ce socialisme national par le terme composite de national-socialisme, directement imité de l'allemand, N.d.T.

de prendre enfin conscience du niveau de civilisation auquel "l'élite" a déjà accédé, de leur propre mode de vie et de leur peu d'exigence dont ils font une vertu, qu'ils qualifient même parfois de révolutionnaire. Si cette jonction se réalisait, alors seulement nous quitterions les débats philosophiques internes sur l'avant-garde et la tactique, pour entrer dans la tactique vivante du mouvement de masse, dans l'activité politique liée à la vie. Il n'est pas trop osé de prétendre que le mouvement ouvrier se serait épargné une très longue histoire de sectarismes, de chapelles, de scolastique, de fractionnismes et de scissions, qu'il aurait abrégé la voie épineuse vers ce qui est essentiel pour tous, le socialisme, s'il avait tiré sa propagande, sa tactique et sa politique, non seulement des livres, mais en premier lieu de la vie des masses. C'est un fait qu'aujourd'hui la jeunesse est à maints égards bien plus avancée que ses "dirigeants", qui ne voient d'intérêt que "tactique" à des choses comme la vie sexuelle, évidentes pour la jeunesse. Cela devrait être l'inverse, le dirigeant devrait être l'incarnation de la première sorte de conscience de classe et élaborer la seconde. Celui qui connaît les luttes idéologiques du mouvement ouvrier nous aura peut-être suivi jusqu'ici plus ou moins volontiers et aura vraisemblablement pensé: "Mais il n'y a là rien de nouveau; Pourquoi ce long discours?". Il pourra se convaincre bien vite que nombre de ceux qui sont en principe d'accord avec nous se montrent hésitants dès qu'on en arrive au concret; ils conçoivent des objections et des doutes, ont tendance à prendre parti contre nous en invoquant Marx et Lénine. A celui qui serait tenté de le faire, nous recommandons encore une fois, avant de continuer la lecture, d'essayer de se représenter clairement cinq éléments concrets de la conscience de classe et cinq obstacles à celle-ci.

Ceux qui conçoivent la conscience de classe comme une disposition morale auront beaucoup de mal à admettre les faits suivants:

La réaction politique, le fascisme et l'Eglise en tête, exigent de la masse travailleuse le renoncement au bonheur terrestre, la décence, l'obéissance, la résignation, le sacrifice pour la nation, le peuple, la patrie. Le problème n'est pas qu'ils exigent cela, mais qu'ils vivent politiquement et s'engraissent de l'accomplissement de

ces préceptes par la masse elle-même. Ils s'appuient donc sur les sentiments de culpabilité de l'individu moyen, sur la réserve qui lui a été inculquée, sur sa disposition à supporter les privations en silence et avec docilité, parfois même avec joie, et d'autre part sur son identification avec le glorieux Führer, qui leur offre son "amour pour le peuple" comme substitut à la satisfaction réelle. Certes, l'avant-garde révolutionnaire est elle-même soumise à une idéologie analogue, étant donné ses conditions d'existence et les buts qu'elle poursuit. Mais ce qui vaut par exemple pour le dirigeant d'un mouvement de jeunesse ne peut absolument pas valoir pour les jeunes qui le suivent. Si l'on veut engager la masse du peuple dans la bataille contre le capital, développer sa conscience de classe, l'amener à la révolte, il faut admettre que le principe de renoncement est nuisible, pesant, stupide, réactionnaire. Or le socialisme prétend que les forces productives sont bien assez développées pour assurer aux masses de tous les pays une vie conforme au niveau de civilisation. Au principe de renoncement prôné par la réaction, il faut opposer le principe du bonheur terrestre; on comprend bien que nous n'entendons pas par là le fait de jouer aux quilles et de boire de la bière. La réserve des "gens simples", qui est la vertu selon l'Eglise et le fascisme, est du point de vue socialiste leur plus grave erreur, l'un des multiples facteurs qui jouent contre leur conscience de classe. L'économiste socialiste peut prouver qu'il y a assez de richesse pour assurer une vie heureuse à tous les travailleurs. Il suffit d'administrer cette preuve de façon encore plus solide, détaillée et assidue, avec tout le soin de l'enquête scientifique.

Le travailleur moyen d'Allemagne ou d'ailleurs ne s'intéresse pas au plan quinquennal de l'Union Soviétique en lui-même, mais seulement à la question de l'accroissement des satisfactions. Il raisonne en quelque sorte ainsi: "si le socialisme doit à nouveau nous apporter le sacrifice, le renoncement, la pénurie et la privation, peu nous importe que cette misère soit appelée socialiste ou capitaliste. L'économiste socialiste doit prouver sa supériorité en montrant qu'elle peut satisfaire nos besoins et faire face à leur augmentation". Cela revient à dire que l'héroïsme de la direction ne

vaut pas pour les larges masses. Si dans les périodes révolutionnaires on impose des privations aux masses, celles-ci ont le droit d'exiger la preuve précise que ces privations se distinguent de celles du capitalisme par leur caractère transitoire. L'admission de cette preuve est l'une des difficultés que rencontre la théorie de la possibilité du socialisme dans un seul pays. Nous nous attendons ici à ce que cette thèse suscite l'indignation. L'accusation de "mentalité petite-bourgeoise", d'épicurisme, ne manquera certainement pas d'être faite. Pourtant, Lénine promit aux paysans la terre des grands propriétaires, bien qu'il sût que le partage des terres favorisait la "mentalité petite-bourgeoise"; il réalisa la révolution essentiellement avec ce mot d'ordre, avec les paysans, et non contre eux; il avait ainsi incontestablement enfreint un grand principe de la politique et de la théorie socialistes, celui du collectivisme. Les révolutionnaires hongrois avaient en revanche des principes élevés, mais aucune notion du facteur subjectif; ils savaient bien ce qu'exige l'histoire, mais pas ce qu'exige le paysan. Ils socialisèrent immédiatement la grande propriété, — et perdirent la révolution. Cet exemple parmi tant d'autres suffira à prouver que l'on ne peut atteindre le but final du socialisme qu'en passant par l'accomplissement des objectifs mineurs et immédiats des individus, par un fort accroissement de leur satisfaction. C'est alors seulement que l'héroïsme révolutionnaire peut gagner les larges masses.

Il y a peu d'erreurs aussi graves que de concevoir "la conscience de classe" comme une notion éthique. La conception ascétique de la révolution n'a jusqu'à présent conduit qu'à des difficultés et des défaites.

Certains exemples permettent de vérifier si la conscience de classe doit être considérée comme étant de nature morale, ou de nature amoral et rationnelle:

Si deux hommes A et B ont faim, l'un peut se résigner, ne pas voler, et mendier ou rester affamé; mais l'autre peut se procurer de la nourriture par ses propres moyens. Une large couche du prolétariat vit selon les principes de B. On l'appelle "lumpen-prolétariat". Ce n'est pas que nous partagions l'admiration romantique pour le monde

des malfaiteurs, mais il faut éclaircir l'affaire. Lequel des deux types d'homme cités plus haut a le plus d'éléments de conscience de classe en lui ? Voler n'est pas encore un indice de conscience de classe; mais une brève analyse montre — même si cela heurte notre sens moral — que celui qui ne s'adapte pas aux lois et vole s'il a faim, exprimant ainsi sa volonté de vivre, porte en lui plus de capacité de révolte que celui qui se livre docilement à l'abattoir du capitalisme. Nous soutenons que le problème fondamental d'une bonne psychologie n'est pas de savoir pourquoi l'affamé vole, mais au contraire pourquoi il ne vole pas. Nous avons dit que voler n'est pas encore la conscience de classe; c'est certain. Une brique n'est pas encore une maison; mais on bâtit des maisons avec des briques; il faut aussi des planches, du mortier, du verre et — si l'on pense au rôle du parti — des ingénieurs, des maçons, des menuisiers, etc.

Nous tombons dans une ornière fatale à vouloir considérer la conscience de classe comme une exigence morale, rivalisant avec la bourgeoisie et ses porte-parole dans la réprobation de la sexualité juvénile, du personnage de la prostituée, de l'infamie du criminel, de l'immoralité du voleur. Notre conception n'est-elle pas en contradiction avec les intérêts de la révolution ? La réaction politique ne pourrait-elle pas utiliser dans sa propagande contre nous notre conception amoralisée de la conscience de classe ? Elle le fera certainement et la fait de toute façon depuis longtemps, bien que nous voulions si souvent prouver notre moralité. Cela ne sert à rien et ne fait que pousser les victimes du capitalisme vers la réaction politique, car elles se sentent incomprises par nous. Et nous ne sommes pas mieux considérés de la réaction politique pour autant. Pour elle, nous sommes des voleurs, parce que nous voulons exproprier les propriétaires privés de moyens de production. Devrions-nous donc abandonner aussi cet objectif fondamental, ou le dissimuler ? La réaction ne l'exploite-t-elle pas aussi contre nous ?

Tout ce qui s'appelle aujourd'hui morale ou éthique sert à l'oppression de l'humanité travailleuse. Nous pouvons prouver théoriquement et pratiquement que l'organisation sociale que nous préconisons, précisément parce qu'elle peut être amoralisée, est en

mesure de transformer le chaos actuel en un ordre véritable. La position de Lénine sur la question de l'éthique prolétarienne était nettement inspirée par l'intérêt pour la révolution prolétarienne. Tout ce qui sert la révolution est moral, tout ce qui lui nuit est immoral. Tentons de formuler la question autrement: on peut considérer comme facteurs de la conscience de classe tout ce qui contredit l'ordre bourgeois, tout ce qui contient le germe de la révolte; et inversement, comme obstacles à la conscience de classe, tout ce qui lie à l'ordre bourgeois, le soutient et le renforce. On dit qu'au cours de la révolution de novembre, lorsque les masses se déployaient dans le jardin zoologique, les manifestants prirent grand soin de ne pas piétiner les pelouses. Cette anecdote, qu'elle soit vraie ou seulement bien trouvée, résume ce qui fait en grande partie le tragique du mouvement révolutionnaire: l'embourgeoisement de l'acteur de la révolution.

2. QUELQUES FACTEURS CONCRETS DE LA CONSCIENCE DE CLASSE ET QUELQUES FACTEURS D'INHIBITION CHEZ L'INDIVIDU MOYEN

Nous tentons de rassembler ici, sans justification théorique approfondie, certaines attitudes de l'individu moyen, dont une partie est spécifiquement orientée vers la conscience révolutionnaire, et une autre partie contrarie son élaboration, autrement dit agit dans un sens réactionnaire. Nous ne prenons en considération que les attitudes orientées soit à gauche soit à droite, et non les attitudes politiquement indifférentes, qui peuvent servir à toutes les orientations politiques, comme par exemple l'éloquence, l'esprit critique, l'amour de la nature, etc... Les exemples qui vont suivre peuvent

être multipliés à volonté; j'ai élaboré ceux qui sont proposés ici à la collaboration de deux adolescents.

CHEZ LES JEUNES

(à l'époque de la puberté et après la puberté)

Depuis toujours les divers partis politiques se sont tout particulièrement adressés à la jeunesse; ce n'est pas dû au seul fait qu'elle a encore l'avenir devant elle, tandis que la plupart des adultes l'ont, selon une expression pertinente, "derrière eux". Elle mérite donc d'être placée au premier rang. Le fait qu'elle représente la classe d'âge la plus active est lié à ses facultés d'enthousiasme, à la maturation sexuelle, à la disposition à l'engagement et à l'action qui s'y rattachent. Ces qualités ne sont pas en elles-mêmes spécifiquement orientées à gauche ou à droite. L'Eglise, par exemple, s'appuie sur de plus nombreux jeunes que les partis de gauche. Il n'est pourtant pas difficile de distinguer des facteurs contradictoires au sein de l'expérience juvénile, poussant les uns vers la gauche, les autres vers la droite. On trouve en tout adolescent une tendance à se rebeller contre les parents, qui sont d'ordinaire les organes exécutifs de l'autorité étatique. C'est cette rébellion qui est le motif principal de l'orientation des jeunes vers les courants politiques de gauche. Elle est toujours liée à un besoin plus ou moins conscient, plus ou moins fort, d'accomplissement de la vie sexuelle. Plus les tendances hétérosexuelles naturelles sont développées, plus la jeunesse est rendue accessible aux idées révolutionnaires. Plus le besoin homosexuel est actif dans le psychisme, et plus la conscience de la sexualité en général est refoulée, plus la jeunesse est entraînée vers la droite. L'inhibition sexuelle, la crainte de l'activité sexuelle et le sentiment de culpabilité qui s'y rattache, sont toujours des facteurs qui poussent vers la droite ou du moins qui entravent la façon de penser révolutionnaire. L'attachement aux parents et au foyer parental est un puissant facteur d'inhibition, qui n'est pas réversible.

Nous appelons non réversibles ces faits psychiques qui ne pourront

jamais devenir des éléments positifs de la conscience de classe, donc qui ne pourront jamais être utilisés par le parti révolutionnaire en vue de la révolution sociale. Il n'y a sur ce point qu'une exception, celle des enfants dont les parents ont des convictions révolutionnaires; l'attachement aux parents peut alors devenir positif, mais il se change tout aussi fréquemment en son contraire, l'opposition aux parents engendrant des sentiments réactionnaires.

Il est un besoin qui agite la jeunesse plus que tout autre, et dont la satisfaction serait de la plus grande importance, mais que pourtant on ne trouve mentionné dans nul manifeste ou programme de la jeunesse: le besoin d'un logement, d'une chambre indépendante. On peut le placer immédiatement après la révolte contre les parents en tant que facteur positif de la conscience de classe. C'est d'ailleurs un besoin que l'ordre voulu par la réaction politique ne peut en aucun cas satisfaire. Il n'est contrarié par aucun facteur d'inhibition, et existe même chez la jeune fille qui est par ailleurs réactionnaire. Le besoin de vivre dans une collectivité de jeunes est encore un facteur positif, auquel s'oppose régulièrement l'attachement à la famille, la "nostalgie de la maison", du foyer. Celle-ci peut être éliminée par une organisation judicieuse de la collectivité, c'est-à-dire lorsque la collectivité devient un foyer. L'attrait de la danse est puissant chez presque tous les jeunes; contrairement au lien parental, c'est un facteur réversible, c'est-à-dire qu'il est inhibiteur dans les circonstances habituelles, mais peut favoriser la cohésion révolutionnaire si le problème du rapport de la politique à la vie privée reçoit une solution révolutionnaire; d'habiles animateurs de groupes de jeunes y réussirent parfois en Allemagne.

Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, le besoin de vie collective, tout comme l'attrait de la danse, servent énormément à la réaction politique, qui les organise; chez les chrétiens sous la forme de "rencontres", chez les nazis sous la forme d'associations de jeunesse collectivistes.

Nous recevons d'Allemagne le récit suivant:

"J'ai parlé récemment à une écolière de Berlin, âgée de 17 ans, qui a passé ses vacances ici. Elle fréquente une école de Wilmersdorf,

et m'a raconté incidemment certaines choses qui pourraient beaucoup l'intéresser.

"Les garçons et les filles de la Jeunesse Hitlérienne et de l'Union des Filles Allemandes (Bund deutscher Mädel, B.d.M.) ont une liberté incroyable à l'école et à la maison, qui s'exprime naturellement en amitiés et activités sexuelles.

"Auparavant, une fille de sa classe et de son école n'aurait jamais osé se faire attendre à la sortie de l'école par un ami. Aujourd'hui les garçons (surtout de la Jeunesse Hitlérienne) sont en bande devant l'école et tous trouvent cela tout naturel. On n'appelle plus le B.d.M autrement que "Bubi drück mich" (garçon, serre-moi). Le groupe du B.d.M. de Dahlem a dû être dissous, parce que 6 filles (de moins de 18 ans) étaient enceintes.

"Il est cependant très intéressant de voir comment la tentative d'organiser la jeunesse conduit au relâchement des entraves familiales, car ces exemples sont très symptomatiques, ce dont j'ai pu avoir confirmation depuis."

Il n'est pas exact de dire que les garçons et les filles ont une "liberté incroyable". Prétendre cela, c'est ne pas voir les vraies situations, les vrais besoins, les vraies contradictions. Même auparavant, les filles se faisaient attendre devant l'école par les garçons, sinon précisément devant cette école là. C'est seulement du point de vue de la morale petite-bourgeoise que devenir enceinte et "se faire attendre" apparaissent comme des signes d'une "liberté sexuelle" de la jeunesse. Les libertés que la jeunesse de Dahlem conquiert maintenant étaient acquises depuis longtemps à Neukölln (1). C'est l'ensemble qu'il faut considérer: Il faut voir d'abord la gigantesque contradiction qui enserme la jeunesse hitlérienne: d'un côté, une éducation très militarisée et autoritaire avec séparation des sexes, d'un autre côté, à cause de la collectivisation de la vie des jeunes, une rupture des liens familiaux, un ébranlement de la morale familiale qui coexiste avec une idéologie familiale fasciste très forte. Les révolutionnaires allemands doivent suivre avec grand

(1) Wilmersdorf, Dahlem, Neukölln; faubourgs de Berlin. NDT

soin l'évolution de telles contradictions et les expliquer aux intéressés. Dans le cas dont nous parlons, il faut favoriser la rupture de la jeunesse avec le foyer familial, tout en faisant clairement ressortir comment cette rupture contredit le culte officiel du chef et de la famille. Il faut aussi montrer que la jeunesse, qui manifeste son aspiration à la liberté et à l'auto-détermination en dénouant les liens familiaux, ce que nous approuvons, tombe en fait dans un autre rapport autoritaire, celui du camp de service civil ou de l'association fasciste, où de nouveau elle n'a plus qu'à se taire. C'est justement dans le domaine sexuel que les contradictions apparaissent le plus clairement. Les "mœurs plus libres" correspondent à la tendance progressiste dans la jeunesse hitlérienne, car, quoique de façon confuse et subjective, elles sont révolutionnaires; mais une direction révolutionnaire ne dissoudrait jamais une association de filles parce que quelques filles sont devenues enceintes; cela signifie bel et bien, - et notre correspondant est assez naïf pour ne pas le voir - que les mœurs en question sont tout à fait désagréables et contrariantes pour la direction du N.S.D.A.P. (1); elles contredisent toute sa conception morale. Nous devons expliquer clairement à ces garçons et filles hitlériens leur droit à la pleine auto-détermination et à la prise en charge de leurs besoins par la société, et en premier lieu de leurs besoins sexuels. Considérer la situation actuelle comme étant déjà la liberté sexuelle, c'est négliger: premièrement, que ce peu de liberté suffit déjà à provoquer l'intervention de l'appareil moral de l'Etat; deuxièmement, qu'il ne s'agit là que de premiers pas, et qu'on ne peut parler de liberté;

Tant que toute l'idéologie politique et sociale s'y oppose.

Tant que les garçons et filles n'ont pas de logements où ils puissent n'être pas dérangés, n'ont pas d'anticonceptionnels pour éviter les grossesses, ni de notion des exigences et difficultés de la vie sexuelle en général.

Tant que leur éducation est telle qu'elle les prédispose à de graves conflits dès le début de leur vie sexuelle.

Tant que garçons et filles sont séparés dans les associations.

(1) Voir note page 20.

Tant qu'ils ne peuvent déterminer en commun avec les maîtres comment doit s'organiser leur formation, leur préparation aux tâches de la vie sociale.

Tant qu'ils apprennent les dates de naissance et de mort des rois de Prusse et non pas l'histoire des garçons et filles les plus pauvres et les plus déshérités des banlieues de Berlin, Hambourg, Jüterborg, du hameau paysan le plus désolé.

L'idéal de la jeunesse ne saurait être de servir aveuglément un "Führer" et de mourir pour les intérêts des capitalistes présentés comme "intérêts de la patrie", mais uniquement de comprendre sa propre vie et de l'organiser comme elle l'entend. La jeunesse ne saurait qu'être responsable d'elle-même; c'est alors seulement que disparaîtra le fossé qui sépare la société de sa jeunesse. Quand elle aura compris les raisons de ce fossé, elle comprendra aussi qu'elle est opprimée et deviendra mûre pour la révolution sociale. Quand elle aura pratiquement supprimé ce fossé, modifié l'ordre social conformément à ses besoins, donné à sa tendance à la liberté une issue réelle, concrète et objective, elle sera devenue l'exécutrice de la révolution sociale.

Nous ne pouvons pas démontrer théoriquement la nécessité de la révolution sociale à la jeunesse de tous les pays, mais nous pouvons la développer à partir des besoins et contradictions de la jeunesse. Au centre de ces besoins et contradictions, on trouve la question capitale de la vie sexuelle des jeunes.

Le travail dans les milieux de jeunes apprend que contrairement à ce que prétendent d'habitude les partis politiques, l'intelligence de la situation de classe est très superficielle et instable chez l'adolescent en général; on ne la rencontre que très rarement sous forme authentique, chez des adolescents intellectuellement très mûrs, ou bien issus de familles ayant des convictions révolutionnaires, et qui ne leur ont pas fait subir d'oppression. La situation d'apprentis engendre plutôt de l'apathie et de l'indifférence qu'une attitude révolutionnaire. Elle ne pourrait devenir positive qu'en

connexion avec d'autres facteurs, spécifiques de la situation de classe, par exemple le besoin de meilleurs loisirs. Même la faim, contrairement aux conceptions vulgaires, est en elle-même plutôt un facteur de marginalité et de formation de bandes que de conscience de la situation de classe. Elle existe, ainsi que d'autres privations, tout aussi souvent et même plus souvent chez les jeunes des S.A. ou les jeunes chrétiens. Pourtant ces facteurs peuvent devenir des forces positives puissantes s'ils sont saisis dans leur rapport avec d'autres facteurs existants chez les jeunes, tel que la soif d'expériences romantiques, les besoins sexuels, la dépendance à l'égard des parents. On doit bien voir que la faim seule, dans la mesure où elle ne démoralise pas, pousse plutôt dans les bras des diverses organisations de bienfaisance de type bourgeois. L'expérience concrète montre que la faim est un stimulant bien plus actif chez l'adolescent si par exemple elle s'allie à la crainte de l'éducation surveillée, que l'adolescent identifie très facilement comme institution de classe.

La tendance à s'attacher à un chef et à des idées n'a pas chez les jeunes de sens politique déterminé, elle est utilisable en vue de n'importe quelle orientation; elle est donc plutôt un facteur nuisible si le parti révolutionnaire ne l'utilise pas à bon escient.

Le goût du sport, le goût du défilé militaire et de l'uniforme, qui plaisent aux filles (et réciproquement), des chants militaires, sont dans les conditions actuelles des obstacles au mouvement prolétarien, parce que la réaction politique a plus de possibilités de les organiser. Le football notamment a un effet direct de dépolitisation et favorise donc les tendances réactionnaires. Mais ces tendances sont en principe réversibles, elles sont aussi exploitables par la gauche, pour peu que l'on renonce à la thèse de la toute-puissance de la faim.

Les organisations révolutionnaires n'ont pas résolu ces contradictions, développé les tendances révolutionnaires, éliminé les obstacles psychiques; il n'en faut pourtant pas conclure à l'absence de sentiment de classe, mais plutôt aux lacunes psychologiques dans le travail révolutionnaire. C'est ce que prouve l'incroyable fluctuation des effectifs des groupes révolutionnaires; seule une infime minorité se maintient, et encore jamais plus que quelques années. Je ne dis-

pose pas de chiffres, mais l'expérience a montré que des millions d'adolescents, d'adultes, d'hommes et femmes de tous les milieux, sont passés par les organisations révolutionnaires au cours de la dernière décennie, sans adhérer à la cause révolutionnaire, sans s'y attacher. Qu'est-ce qui les poussa vers l'organisation révolutionnaire ? Il n'y avait pas d'uniforme, ni d'avantage matériel, il n'y avait qu'une obscure conviction socialiste, qu'un sentiment révolutionnaire; l'organisation ne sut pas les développer et c'est pourquoi ils n'y restèrent pas. Pourquoi devinrent-ils ensuite indifférents, ou se tournèrent-ils vers la réaction politique ? Parce qu'ils avaient aussi en eux une structure opposée, bourgeoise, qui n'avait pas été détruite. Pourquoi celle-ci n'avait-elle pas été détruite, et celle-là n'avait-elle pas été encouragée et développée ? Parce que l'on ne savait pas ce qu'il fallait favoriser et ce qu'il fallait détruire. On ne pouvait y parvenir par la simple "discipline". Ni non plus avec de la musique et des défilés; cela, les autres savaient bien mieux le faire. Pas davantage avec des mots d'ordre non suivis d'effet concret, car le tapage politique des autres était meilleur, plus énergique. La seule chose que l'organisation révolutionnaire aurait pu apporter aux masses sans craindre de concurrence et qu'en fait elle n'apporta pas, la seule chose qui aurait pu retenir les masses qui affluaient et en attirer d'autres, c'eût été le savoir de ce que l'esclave du capitalisme désirait lui-même sans en avoir clairement conscience, lui qui était ignorant, opprimé, aspirant à la fois à la liberté et à une protection autoritaire; de formuler et d'exprimer cela à sa place, dans son langage, de le penser à sa place. Mais une organisation qui rejetait toute psychologie comme contre-révolutionnaire n'était pas mûre pour ce genre de travail.

Comment se présente en gros la conscience de classe

CHEZ LES FEMMES ?

Les formules: "entrée dans le processus de production", "indépendance à l'égard de l'homme", "droit à son propre corps" (et il n'y eut guère plus que la répétition de ces formules) étaient d'un

faible secours. Certes le désir d'autonomie économique, d'indépendance à l'égard de l'homme, d'indépendance sexuelle surtout, sont l'essentiel de la conscience de classe chez les femmes. Mais la peur de perdre le mari nourricier par une législation matrimoniale soviétique, de ne pas avoir d'objet sexuel juridiquement assuré, la peur de la vie libre en général, qui domine toutes les femmes, leur grande faculté d'attachement, etc..., sont des facteurs négatifs, inhibiteurs, d'une force au moins égale. Et notamment la crainte que par l'éducation collective projetée on ne leur "prenne" leurs enfants, constituait un grand obstacle à la clarté politique, tout particulièrement chez les femmes petites-bourgeoises, mais aussi chez les communistes, non pas certes dans les réunions mêmes où elles prenaient parti pour ce type d'éducation, mais d'autant plus vivement sous forme de conflits domestiques avec le mari, et d'inhibitions politiques. On aurait dû savoir que la rébellion contre le mariage en tant que lien économique et restriction sexuelle aurait pu devenir un levier puissant du mouvement révolutionnaire si l'on avait ouvertement, sincèrement, sérieusement analysé ces questions si importantes pour les femmes. Au lieu de cela, les propagandistes, qui eux-mêmes n'avaient pas les idées claires, embrouillèrent la question en parlant du mariage soviétique, qui plus est en se félicitant de ce que ce mariage se renforçât à nouveau en Union Soviétique; si bien que les femmes d'intelligence moyenne ne pouvaient que répondre: "vous préconisez ici la dissolution du mariage et de la famille, mais là-bas la femme est à nouveau dépendante de son mari", ou inversement: "vous voulez nous livrer toutes aux hommes". De telles contradictions eussent mérité l'examen scientifique le plus attentif par des groupes spécialisés en psychologie et une solution très précise de la part des organisations politiques. Cela concernait non seulement les ouvrières de l'industrie, mûries par le travail en usine et plus orientées à gauche, que l'on touchait d'ailleurs aussi peu que les autres, mais surtout de l'immense majorité des femmes d'intérieur, employées de maison, vendeuses, etc.. D'après notre expérience, la liaison non conjugale ou le désir d'une telle relation est un facteur susceptible de déployer une action puissante contre les influences réactionnaires. Mais vu que la nostalgie de la sécurité conjugale s'y ajoutait

te toujours, elle ne peut se développer grâce à la simple formalité de suppression de la différence entre conjugal et non-conjugal opérée par la législation soviétique. Révolutionnaire à l'usine, mainte femme est réactionnaire à la maison. Cela consiste avant tout en idées morales et culturelles contraires aux intérêts économiques et sexuels, qui sont facteurs de critique et de révolte. Le féminisme existant dans diverses organisations bourgeoises témoigne de puissantes impulsions révolutionnaires, qui tendent consciemment à l'autonomie économique, et inconsciemment à l'autonomie sexuelle, en tout cas au changement, à la transformation de la situation actuelle. Seul le socialisme peut apporter une réponse pratique à ces questions, mais les socialistes ne font aucun effort pour clarifier les idées confuses des femmes, pour leur faire comprendre qu'elles veulent simultanément des choses contradictoires, qu'elles pressentent des buts socialistes mais ne peuvent les formuler avec précision, et par conséquent s'adonnent à une rébellion sentimentale ou à la Pankhurst (1). Ne serait-ce qu'en développant les innombrables petites questions de la vie personnelle dans leurs rapports avec la vie sociale, on mettrait au moins quelque chose en mouvement, des discussions naîtraient, dans lesquelles ceux qui ont quelque chose à dire l'emporteraient; ceux-là ne pourraient être que les socialistes, à condition qu'ils ne tombent pas dans les débats formels du parti. Le réactionnaire échouerait complètement s'il devait affronter des explications pertinentes. Il s'est développé chez les femmes allemandes, à la fin de 1933, un mouvement très remarquable et très instructif, où l'on peut apprendre pratiquement la dialectique, mieux que dans les livres. Elles refusent la situation de femmes au foyer, ce qui est un facteur révolutionnaire, mais veulent au lieu de cela "être des femmes allemandes luttant comme Brünhilde", ce qui

(1) Emmeline Pankhurst (1858-1929), suffragette anglaise, fonda en 1908 la "Women's Social and political Union", qui fut jusqu'en 1914 l'alle extrême du mouvement pour le droit de vote des femmes. Elle fut huit fois condamnée à des peines de prison. Lénine y fait allusion dans "La maladie infantile du communisme". N.d.T.

sous cette forme est réactionnaire. On doit voir clairement que l'idéologie de la mère, que les nazis favorisent par tous les moyens, est de nature antisexuelle: être mère s'oppose à être aimée. Les femmes veulent les deux, mais ne trouvent pas d'issue à l'antagonisme que la morale capitaliste établit entre ces deux choses, et, sous la pression de la réaction politique, se désavouent en tant qu'être sexuels. Le féminisme, qui sous sa forme actuelle est réactionnaire, orienté contre le sentiment de classe, est facilement réversible, car il est facteur de changement. On doit constater que chez les femmes aussi, il est relativement rare que la faim en elle-même et le souci de l'alimentation des enfants engendrent une attitude révolutionnaire; ils engendrent bien plus fréquemment la peur de la politique en général, l'opposition à l'activité politique du mari et des enfants, l'apathie ou la prostitution. Ces soucis et ces angoisses pourraient devenir les principaux moteurs de la conscience de classe, s'ils étaient situés dans leurs vrais rapports avec les autres forces agissant dans le même sens ou en sens contraire. C'est par exemple une question très difficile de savoir si le souci de beauté corporelle et la coquetterie, qui représentent aujourd'hui un grand obstacle à la pensée et au sentiment révolutionnaires, sont réversibles en quelque façon. Nous ne croyons pas qu'une organisation révolutionnaire puisse jamais réussir à inculquer à la masse des femmes la simplicité et le refus de la coquetterie qui règnent aujourd'hui chez les femmes communistes. Entre adopter la frivolité bourgeoise et adopter un mode de vie ascétique, il faut trouver la voie qui tienne compte tant des exigences des luttes de classes que des besoins naturels de beauté. Nos politiciens refusent de croire que ces choses méritent d'être discutées; nous les invitons donc à étudier le mécanisme grâce auquel la réaction politique retient les femmes dans son camp. C'est incontestablement la question de l'avenir de la famille et de l'éducation des enfants qui est la plus importante pour le mouvement féministe. Dans les organisations allemandes de politique sexuelle, le fait d'expliquer que le socialisme ne fait que donner d'autres formes à la vie en commun de l'homme, de la femme et des enfants, d'expliquer surtout que ce qu'on appelle la destruction de la famille par le bolchevisme signifie l'indépendance des intérêts sexuels par rapport aux liens écono-

miques, furent très efficaces pour gagner les femmes à notre cause. L'évolution actuelle de l'idéologie familiale en Allemagne mérite la plus grande attention, par exemple en ce qui concerne la contradiction entre la famille et le service dans la S.A. pour les jeunes. Ce n'est qu'en l'étudiant avec précision qu'on se donnera les moyens d'une politique féministe efficace. Etant donné que la prostitution augmente inexorablement dans le fascisme, sous l'effet de la pression morale, gagner les prostituées à notre cause fait aussi partie de la politique prolétarienne à plusieurs titres.

En Allemagne, de nombreux faits permettent de voir si et comment la conscience de classe ou ses prémices existent dans la population, et ce que la direction révolutionnaire devrait faire. Nous avons mentionné le "mouvement Brünhilde", par lequel les femmes se révoltent confusément contre le retour au foyer et à l'esclavage conjugal. Récemment, Goebbels dut prendre position sur une question extrêmement pénible pour le national-socialisme. Après avoir pris le pouvoir, le N.S.D.A.P. avait considérablement renforcé les lois réprimant l'avortement et la prévention des naissances, avait entièrement confié l'éducation des enfants aux organisations religieuses et militaires, avait proclamé que la famille était la base de la nation et de l'Etat, avait énoncé le principe: "une femme allemande ne fume pas", combattu la coiffure à la garçonne, rétabli les bordels, chassé les femmes des entreprises, redonné à l'homme une prééminence antédiluvienne et encore bien d'autres choses. Il avait donc, conformément à sa fonction historique, mis en route une réaction culturelle extrême. Il est bien évident que de nombreux cadres mirent en œuvre ces mesures exactement dans le sens qu'elles avaient. Dans une petite ville, une fabrique de savon avait publié une affiche représentant une jolie fille tenant un paquet de produit de nettoyage à la main. Un responsable nazi avait interdit l'affiche, parce qu'elle choquait "le sens moral de la population"; de tels faits amenèrent Goebbels à s'élever contre les "censeurs des mœurs incompetents et les faux apôtres de la décence". Il rejeta la pruderie, blâma ceux qui voulaient installer à la ville et à la campagne des commissions de décence, qui n'auraient conduit qu'à l'hypocrisie, à la délation, au chantage. Les femmes, dit-il, craignaient déjà de

sortir ou d'aller au restaurant seules, de sortir avec un jeune homme sans chaperon, de bien s'habiller, etc... Textuellement: "... et si elles fument une cigarette en famille ou en société, il ne faut pas pour autant les condamner et les rejeter". Le national-socialisme n'est pas un mouvement piétiste⁽¹⁾, on ne devrait pas ôter au peuple la joie de vivre, on devrait s'intéresser davantage à la vie et être moins hypocrite, faire plus de morale et moins de moralisme (Moralin) - Qu'est-ce à dire? Que faut-il retenir de ce discours?

D'abord, que la politique culturelle national-socialiste a suscité une vive révolte chez les femmes, sinon Goebbels n'aurait pas parlé ainsi.

Deuxièmement, que cette révolte doit être importante, sinon Goebbels n'aurait pas dû, comme Röhm avant lui, intervenir dans un sens contraire au national-socialisme et à son idéologie. Les chefs nazis sont extrêmement habiles en psychologie de masse et préfèrent enfreindre un principe de leur vision du monde plutôt que de mettre en danger la base de leur pouvoir.

Troisièmement, que Goebbels n'a rien à dire, qu'il ne comprend ni ne peut résoudre la contradiction où se trouve le national-socialisme avec son idéologie réactionnaire s'il est confronté aux partisans de la révolution, et cela dans tous les domaines.

Quatrièmement, qu'on est en présence ici d'un fragment de la conscience de classe socialiste, sous une forme impure, confuse, auquel le travail socialiste aurait pu s'appliquer, s'il avait commencé par éclaircir le problème pour son propre compte; le problème de psychologie collective est de confirmer le sentiment révolutionnaire chez le partisan des nazis en lui faisant constater les résultats réactionnaires, de montrer en revanche au membre du S.P.D.⁽²⁾ son inhibition petite-bourgeoise, et d'une façon générale de mettre en pleine lumière les contradictions, au lieu de ne voir dans le membre de la S.A. que le réactionnaire, dans le

(1) Secte protestante allemande. N.d.T.

(2) Le parti social-démocrate (Sozialdemokratische Partei Deutschlands). N.d.T.

membre du S.P.D. que le révolutionnaire "qui n'y voit pas encore tout à fait clair".

Cinquèmement, qu'une telle intervention d'un Goebbels retrempe la foi national-socialiste des anciens fidèles devenus hésitants, les fait rentrer dans le rang, et déconcerte en même temps les opposants déclarés, si l'on ne montre pas concrètement que tout le problème est insoluble dans le troisième Reich. En quoi est-il insoluble ?

Renforcer la famille et fixer la femme au foyer exige des mesures comme celles que le nazi a eu raison de prendre, mais contredit absolument l'éloge de la vie destiné à atténuer la révolte. De plus, l'élément central de l'idéologie nazie est sa morale (honneur, pureté, etc...). S'il y avait eu quelqu'un d'assez réfléchi pour demander dans une réunion en quoi concrètement la morale se distingue du moralisme, tout responsable nazi se serait trouvé dans un grand embarras. Il aurait suffi d'énoncer la question sous une forme concrète. Par exemple, interdire à une femme de sortir avec un jeune homme serait du moralisme, et non la morale qu'exige le national-socialisme; sortir seule serait donc permis. Et qu'en est-il lorsque le jeune homme embrasse la femme ? Est-ce du moralisme ou de la morale ? Même s'il désire une relation amoureuse avec elle ? Cela relèverait pourtant de la joie de vivre, n'est-ce pas ? Si à ce stade le national-socialiste faisait encore un sacrifice et concédait même l'amour libre, ce dont nous le croyons tout à fait capable, on pourrait alors lui demander si de telles licences ne nuiraient pas à la solidité du mariage et de la famille, et ce qu'il adviendrait des enfants qui en seraient issus; si notre nazi l'admettait et expliquait qu'un enfant n'est un enfant que s'il est issu d'Aryens⁽¹⁾, cela justifierait une nouvelle question, celle de savoir si tout acte doit conduire à une grossesse, et sinon ce que l'on devrait faire, etc... On admettra qu'un tel débat public pourrait être organisé dans des formés tout à fait apolitiques, et serait cent fois plus embarrassant

(1) Les nazis pensaient que la prétendue race aryenne constituait la forme supérieure de l'humanité. Cf. Reich, "Psychologie de masse du fascisme", ou mieux Hitler, "Mein Kampf", N.d.T.

pour les nazis que des milliers de tracts illégaux, pour la simple raison que les nazis eux-mêmes feraient de la propagande pour nous sans s'en rendre compte. Il n'y a pas de conscience de classe ? On la trouve dans tous les interstices de la vie quotidienne ! Il serait impossible de la développer, car nous irions en prison ? Prenez les questions qui serrent de près tout nazi, ces questions auxquelles la réaction ne peut répondre, et vous n'aurez pas besoin de réfléchir sur le problème de la conscience de classe. Le rôle de l'avant-garde dans l'illégalité ? C'est bien ici qu'il se situe ! Dans les contenus concrets de la démocratie prolétarienne, et non dans le terme ou le slogan de démocratie prolétarienne, qui pour 90% des individus ne représente rien de concret. On pourrait trouver des milliers d'exemples, de tous ordres, montrant qu'il n'y a pas un seul problème, posé concrètement et logiquement, et suivi dans ses implications, auquel les nazis pourraient apporter une réponse, qu'il s'agisse de celui de la religion, du syndicat, du rapport de l'entrepreneur avec ses ouvriers, du sort des classes moyennes, etc... Il s'agit de poser les questions typiques et qui intéressent tout le monde, sans programme préalable, à partir de la vie des hommes et de leurs réactions spontanées. La direction révolutionnaire n'a pas actuellement de tâche plus importante que de trouver les points faibles du national-socialisme, et d'organiser les discussions dans les masses de telle façon qu'elles ne puissent tourner court, mais qu'elles aient au contraire un prolongement, sans que cela entraîne réellement un danger. La révolution ne peut se développer qu'à partir des contradictions de la vie actuelle et non à partir des débats sur les antagonismes américano-japonais ou d'appels à des manifestations et des grèves que personne ne peut mener à bien. Ni non plus en stigmatisant les nazis comme des criminels et des sadiques, mais seulement en confrontant leur volonté subjective avec leur incapacité à résoudre les problèmes.

Nous ne devrions pas nous attacher tellement à prouver que nos idées sont exactes à 100% ou pas, réalisables à 100% ou pas. L'exactitude doit se prouver par la pratique. Il nous suffit de rechercher avec grand soin ce qui se passe dans la réalité, ce qui intéresse les larges masses, ce qui est source de contradictions pour la réaction. Une théorie ne peut être toute prête dès le début d'une

action, ce n'est qu'au cours de l'action qu'elle peut se développer et s'épurer de ses erreurs. Cela vaut bien entendu pour notre esquisse des éléments concrets de la conscience de classe et des facteurs qui s'y opposent

CHEZ LES HOMMES ADULTES

Le travail collectif dans l'entreprise est incontestablement la source la plus importante du sentiment de classe. Mais être prolétaire et travailler dans une entreprise, et même être syndiqué, ne signifie pas avoir la conscience de classe, quoique tous deux en soient des conditions nécessaires. En voici la preuve: en Allemagne, de nombreux travailleurs qui auparavant adhéraient au syndicat libre, collectent aujourd'hui de l'argent pour le N.S.B.O. (1) aussi mécaniquement qu'ils le faisaient pour le syndicat, qu'ils y aient réfléchi ou non. Lorsque être syndiqué est entré dans la peau du travailleur comme c'est le cas pour l'allemand, la conscience est souvent affectée par la nature de l'organisation. La propagande national-socialiste pour la "respectabilité du travail", "l'égalité de l'entrepreneur et de l'ouvrier", l'unité de l'entreprise comme de la nation, permet d'endormir facilement le travailleur moyen, notamment celui qui était acquis à la théorie social-démocrate du libéralisme économique. Sa servilité mentale est telle qu'il se sent ragaillardir dès qu'on lui assure qu'il est un "membre à part entière de la nation", et surtout lorsqu'il reçoit un uniforme professionnel. Celui qui sous-estime la force matérielle de l'idéologie ne fera rien de bon. Elle s'est révélée, dans notre période historique, plus forte que la pression du besoin matériel; sinon ce n'est pas Hitler et Thyssen qui seraient au pouvoir, mais au lieu d'eux ce serait les ouvriers et paysans. Et les nationaux-socialistes savent très bien le prix qu'il faut payer pour attirer l'ouvrier. Ils ont évalué avec précision l'importance du cadeau idéologique à faire aux travailleurs pour faire passer dans la loi un droit du travail comme celui de janvier 1934. Ils sont assez avisés pour savoir qu'ils ne peuvent promulguer

(1) Le "syndicat" nazi. Cf. p.17 N.d.T.

une telle loi sans courir au suicide, s'ils n'ont pas au préalable suscité une adhésion idéologique profonde de l'ouvrier à leur vision du monde. Ley (1) organisa une préparation idéologique de plusieurs mois avant que la loi sur le travail paraisse. Si nous nous hypnotisons sur l'extrême brutalité de cette loi, qui dépouille complètement l'ouvrier, en oubliant que nous la voyons avec d'autres yeux, que nous la ressentons autrement que l'ouvrier préparé idéologiquement, nous n'exprimerons que nos propres pensées et contradictions lorsque nous nous adresserons à lui, et non les siennes. Notre travail syndical lui aussi doit être précédé d'un travail idéologique longuement et soigneusement réfléchi, bien informé des déformations idéologiques subies par l'ouvrier. L'ouvrier sent bien l'action qui a été menée contre lui, ce qui est un élément important de sa conscience de classe, mais il dispose immédiatement de pensées et de sentiments qui lui permettent de ne pas prendre conscience de toute la gravité de sa situation, dont il n'est pas maître, et il devient ainsi sujet aux illusions. Le sac de pommes de terre dont Hitler fit cadeau, avait un but idéologique à 99% et pratique à 1%. Il en va de même pour la réduction du prix des transports urbains, etc... L'ouvrier formé par la lutte de classes ne se laissera pas facilement abuser, mais de très nombreux autres ont cédé. Seule une minorité est formée; la majorité, grâce à la politique du syndicat libre, n'a jamais fait grève; les ouvriers "dangereux" ne sont plus guère nombreux dans les entreprises. Même si l'ouvrier sent avec justesse ce qui se passe avec cette loi, il se voit sans direction, et, poussé par le besoin, doit nourrir l'espoir qu'Hitler a malgré tout de bonnes intentions, qu'il fait aussi quelque chose pour l'ouvrier". Il accepte l'aumône sans prendre conscience qu'il est en réalité le maître de la production et qu'on ne peut lui faire cadeau de quoi que ce soit. Si l'ouvrier est obnubilé par l'idée: "mieux vaut un sac de pommes de terre qu'être sur le pavé", alors il ne peut éprouver de la colère à l'idée que l'entrepreneur, citoyen "égal" à

(1) Dr. Robert Ley, Directeur du Front du Travail, haut dignitaire nazi. N.d.T.

lui, retire de l'entreprise un revenu mille fois supérieur au sien. Si nous nous demandons comment sa révolte de classe est concrètement entravée par l'aumône du sac de pommes de terre, nous pouvons constater que c'est surtout sa responsabilité familiale qui agit. Il est impossible de l'amener au sentiment de classe en l'exhortant simplement à la grève, comme le font les gens bornés qui ignorent son état d'esprit, ou en l'exhortant à adhérer à des syndicats diffamés, clandestins, très menacés, dans lesquels il n'a pas confiance; on doit avant tout, en tant qu'ouvrier révolutionnaire, être aussi au N.S.B.O., et montrer au collègue qu'on comprend ses problèmes secrets et inexprimés, lui montrer notamment qu'il réprime en lui-même sa révolte et s'interdit de l'exprimer, à cause de ses soucis familiaux. Il existe des problèmes à peine conscients qui sont typiques et concernent identiquement des millions de travailleurs. De même que pour le jeune travailleur c'est, avec le salaire, la question du logement et des filles qui représente le problème typique, le plus fréquent, de même pour le travailleur adulte c'est sa responsabilité familiale, qu'on ne peut sans plus identifier à l'attachement familial bourgeois. Lorsqu'on lui dit: "fais grève", il ne comprend pas ce que l'on veut, ou se contente de tourner le dos. Mais si on lui faisait comprendre (nous schématisons ici) qu'il est dans la confusion, oscillant entre l'inaction et une révolte qui ne s'extériorise pas, notamment parce qu'il ne sait pas si Hitler est un valet des entrepreneurs ou un chef national intègre, qui veut s'occuper de tous, comme le suggère le sac de pommes de terre; si on lui faisait comprendre qu'il s'en laisse imposer par les discours et festivités, qu'il croit toujours à la bonne volonté et se soumet de bonne grâce parce qu'il est père de famille, et bien d'autres choses de ce genre, on montrerait alors que l'on a compris ce qu'il ressent immédiatement. On aurait alors prouvé qu'on est un véritable révolutionnaire, car on aurait recruté un travailleur, sinon immédiatement pour la grève, du moins plus sûrement pour plus tard, pour peu que de tels flots de compréhension psychologique naissent dans les quartiers, villes, provinces, et que s'accumule de façon massive le sentiment qu'il existe des personnes qui savent exactement ce qui comble, révolte, fait hésiter, stimule et retient à la fois tout indi-

elle doit même figurer au premier plan de la propagande révolutionnaire, et non rester à l'arrière-plan comme jusqu'à présent; il s'agit peut-être là du domaine de la vie privée qui a le plus d'importance, le plus d'impact politique. Son efficacité réactionnaire dans le prolétariat est comparable à celle des colonies de vacances et du mouvement des jardins ouvriers comme formes de politique familiale de la petite bourgeoisie. Comme facteurs négatifs, inhibiteurs de la conscience de classe, on remarque ensuite les liges masculines et la vie de bistrot, la petite propriété tout particulièrement dans la petite bourgeoisie. Les moindres petits possédants étaient au courant de ce que la révolution ne touchait pas d'emblée à la petite propriété. Le carriérisme, l'identification à l'entreprise, par exemple la fierté que l'ouvrier éprouve à voir prospérer l'entreprise capitaliste, le souci de la sécurité économique chez le fonctionnaire et le futur retraité, agissent toujours contre la formation de la conscience de classe, si le parti révolutionnaire ne prend pas position de façon positive et très précise sur toutes ces questions; s'il ne donne pas des réponses concrètes, et valant pour toutes les couches sociales, aux questions: que deviendront mon pavillon, mon jardin ouvrier, mes visites au bistrot, mon club de quilles, mon autorité sur ma femme et mes enfants, mon droit à la retraite dont je suis si fier, après la révolution? On voit par cette énumération concrète quelle erreur il y aurait à limiter et définir d'avance le rôle et la place de la politique sexuelle. Elle n'est ni la seule politique opposable à la réaction, comme on le fait dire aux tenants de la politique sexuelle, ni un simple problème de réformisme en matière sexuelle, elle est plutôt répartie en problèmes concrets de la vie, qui constituent ici un facteur favorable à la conscience de classe, comme chez les jeunes, là une entrave à sa formation, comme chez la femme mariée, etc... Elle doit nécessairement faire partie du travail révolutionnaire, en liaison étroite avec les problèmes non sexuels, purement économiques ou techniques, et en être aussi peu séparée que la vie ne les sépare.

Comment se présentent les facteurs favorables et défavorables à la conscience révolutionnaire

CHEZ L'ENFANT ?

La politique de l'enfance a toujours été l'un des points faibles dans le camp révolutionnaire (1). Nous ne croyons absolument pas, comme on nous en accuse, tout savoir et pouvoir résoudre toutes les questions d'un coup. Nous n'avons fait qu'observer quelques faits, dont il faut poursuivre l'analyse, et nous demandons seulement aux camarades de lutte de ne pas critiquer mécaniquement, de ne pas se contenter de parler de léninisme, mais de l'appliquer correctement en "apprenant encore et toujours", de tout examiner à nouveau, de tout comprendre à nouveau. J'ai déjà dit que la politique prolétarienne dans le domaine de l'enfance était trop abstraite, non adaptée aux enfants, que surtout - à l'exception de quelques éducateurs très habiles -, elle ignorait ce que pense et ressent un enfant. Nous ne pouvons ici que donner quelques indications, sans aller dans le détail, en renvoyant la vérification matérielle aux organismes concernés.

La faim, la sous-alimentation réelle, est certes chez l'enfant une expérience de nature à graver dans sa mémoire le fossé qui le sépare de "l'enfant riche", mais elle n'a rien de révolutionnaire en elle-même. Elle suscite moins de la haine contre les possédants que de la jalousie, de l'humiliation et des impulsions au vol, comme par exemple dans les bandes d'enfants vagabonds. En voulant fonder la politique de l'enfance sur la faim réelle, on ne disposerait que d'une base trop fragile, car il faudrait atteindre toute la masse des enfants qui souffrent effectivement de la faim; de plus, l'indigence n'est pas absolue, mais toujours relative à celui qui a plus. Il faut donc s'occuper de la jalousie et de la frugalité engendrées par la privation continuelle, car elles sont une entrave au sentiment révolutionnaire. L'observation montre que le motif pulsionnel qui incite le plus l'enfant aux convictions révolutionnaires, c'est l'identifica-

(1) Quelques années avant Reich, le pédagogue communiste Otto Rühle avait été exclu du K.P.D. N.d.T.

tion aux frères et sœurs aînés ou parents animés d'une conscience de classe. Mais cela est rarement le cas. Il est vrai qu'un enfant révolutionnaire, élevé dans l'athéisme, peut agiter toute une école et la mettre sens dessus dessous; mais cela resterait accidentel si on ne l'organisait pas. Les écrits pour enfants diffusés par des enfants en Allemagne eurent peu d'effet, parce qu'ils se proposaient d'inculquer des mots d'ordre arides, plutôt que de susciter l'intérêt de l'enfant pour les problèmes et affaires réelles du mouvement prolétarien. Je dois affirmer, en dépit de toutes sortes d'objections mal fondées, ne reposant sur aucune expérience, émises par des animateurs de groupes d'enfants et des directeurs d'organisations de l'enfance, que les enfants réagissent très facilement et très vivement aux questions politiques si l'on passe par l'intermédiaire des questions sexuelles et si l'on adopte une certaine attitude de camaraderie. La répression sexuelle est si immédiatement sensible pour l'enfant, les questions de classe en revanche si peu accessibles de prime abord à sa pensée, qu'il n'y a pas le choix ici. Et une information sexuelle précoce et authentique a pour effet, non seulement d'attacher l'enfant à celui qui la permet et de dissiper sa méfiance à l'égard de l'adulte - méfiance toujours présente sous d'autres conditions -, mais aussi de donner la base la plus solide au mode de penser athée et par conséquent au sentiment de classe. La difficulté ici ne tient pas tant aux enfants qu'aux adultes qui doivent remplir cette tâche. A partir de cette base, il est facile d'amener l'enfant à des notions et sentiments hostiles à l'Eglise et au capital; il est impossible ou très difficile de les susciter autrement. Mais pour accomplir cet aspect positif de la tâche, il est indispensable de connaître exactement les graves inhibitions dont souffre l'enfant, et qui le conduisent plus tard à des attachements réactionnaires. Entrons dans une maison villageoise, à la montagne, où les parents sont de conviction socialiste; l'enfant continue d'entendre, lorsqu'un étranger se présente: "dis gentiment bonjour", ou bien: "que dit-on maintenant?", et l'enfant est recroquevillé d'angoisse, il devient "bien élevé". L'une des tâches les plus importantes du front prolétarien est de lutter idéologiquement contre cette "bonne éducation"; ce qui la rend très difficile, c'est la formation bourgeoise de l'éduca-

teur prolétarien lui-même. Les contes, histoires de fantômes, menaces ("j'appelle tout de suite l'agent de police"), dont on use habituellement, font partie des adjuvants réactionnaires les plus puissants de la réaction politique. Tout père prolétaire, à quelques exceptions près, se venge sur son enfant, à la maison, de sa servilité dans l'entreprise. Ici au moins il est le maître, il peut donner des ordres et avoir quelqu'un à qui commander. Si ce n'est pas le chien, c'est donc l'enfant. Il est clair que le fait de battre l'enfant relève de cet état d'esprit. Mais il ne sert à rien de le savoir et de s'en abstenir quant à soi; ce qu'il faut, c'est organiser sur ce sujet une contre-propagande très large, à l'échelle internationale; et c'est tout à fait possible dans le capitalisme. Toute mère qui bat son enfant dans la rue devrait être publiquement sermonnée; l'organisation d'une mesure de ce genre amènerait rapidement l'opinion publique à participer à la lutte pour la réintégration de l'enfant dans la société, contre son statut d'esclave de la famille. Il y aurait alors des gens pour soutenir que l'enfant est "à soi" et qu'on peut le battre, et d'autres d'opinion opposée, qui seraient pour la plupart des individus n'ayant jamais entendu parler de communisme; ils seraient immédiatement engagés dans la lutte de classe, c'est-à-dire participeraient à un secteur de celle-ci, d'une façon mille fois meilleure, plus utile, plus prometteuse, qu'en recevant des tracts de "revendications" glissés sous la porte et qui vont à la corbeille à papier. Nous ne pouvons certes pas expliquer ici tout le détail et donner des instructions précises. Les socialistes des pays capitalistes ne devraient pas attendre d'instructions; ils devraient prendre position selon leur conviction intime pour ce qui leur paraît juste et utile, et contre ce qui est injuste et nous est nuisible. Au lieu de répéter que les organisations de base doivent avoir de l'initiative, il faut plutôt indiquer dans quels domaines de la vie sociale l'initiative peut se développer. Pour cela, il est nécessaire de renverser systématiquement toutes nos méthodes de propagande, de remplacer la propagande paperassière par une propagande vivante, et la peur de commettre des erreurs, source d'apathie, par le courage de commettre des erreurs et de les corriger ensuite. Pour en revenir à l'enfant: les recherches en économie sexuelle ont montré que l'apprentissage précoce et rigoureux

vidu. Il ne serait pas nécessaire de distribuer péniblement des tracts illégaux de ce genre, car on se les arracherait; leurs auteurs n'auraient pas à travailler avec le sentiment d'insuccès comme c'est le cas lorsqu'ils s'obstinent à parler de sévices et d'escroqueries, mais ils auraient le sentiment du contact immédiat avec l'ouvrier indifférent auquel ils s'adressent. On remplacerait ainsi sans difficulté la propagande pleine d'illusions par la vérité, le tapage politique inutile par la maîtrise effective de la situation.

De petits faits sont souvent bien plus révélateurs que des événements importants. Voici un fait apparemment insignifiant qui montrera ce que je veux dire en parlant de sentiment de classe et de ce qui l'entrave, et en affirmant que l'idéologie sexuelle bourgeoise représente le facteur d'inhibition le plus fréquent. Dans un chemin de fer local en Autriche, quelques ouvriers et paysans parlent de politique, de vie privée, d'histoires de femmes. Un jeune ouvrier, visiblement marié, dit que les lois sont vraiment mal faites. Elles sont toutes faites pour les riches, dit-il, et ne sont d'aucune utilité pour les pauvres. Je prête l'oreille pour savoir ce que cet ouvrier doué de conscience de classe veut dire. Il continue: "Par exemple la loi sur le mariage. Le mari peut battre sa femme, dit la loi. Mais seuls les riches peuvent le faire; si un pauvre bat sa femme, il sera toujours puni. Que cela soit exact ou non, c'est en tout cas très révélateur de l'état d'esprit de l'ouvrier moyen. Il se situe par rapport au riche, ressent l'inégalité; à ce titre, il adopte un point de vue de classe; mais il battrait volontiers sa femme comme la loi le lui permet; à cet égard il se sent lésé, et cela en tant que membre de sa classe. La morale sexuelle bourgeoise coexiste avec la conscience de classe chez le même ouvrier. Les pires entraves à la formation de la conscience de classe, chez tous les membres de la famille, sont à mettre au compte du droit de propriété sexuel que l'Etat de classe accorde à l'homme, à son autorité sur la femme et les enfants. Ces entraves consistent à rendre dociles tous les membres de la famille, à attacher l'homme à l'ordre bourgeois, à lui faire refuser consciemment ou inconsciemment tout travail politique, etc.... Cette question n'est pas d'ordre éducatif, mais d'ordre politique, et elle ne peut être traitée que comme telle;

de la propreté provoque de très graves inhibitions caractérielles. Travailler sur le front culturel, faire une politique de l'enfance, ce n'est concrètement rien d'autre que, par exemple, développer largement et traiter objectivement cette question de la nocivité de l'apprentissage de la propreté. On en arrive alors à la politique plus vite que beaucoup ne pouvaient l'espérer, car le réactionnaire, qui défend la bonne éducation et la discipline, ne tardera pas à manifester son opposition. Mais c'est justement ce que nous voulons: nous voulons provoquer des discussions auxquelles la population elle-même s'intéresse et participe, car il s'agit de difficiles problèmes de la vie quotidienne. Ce sera la tâche de l'analyste socialiste que d'aider les organisations sur ces points, de guider les discussions, etc.

Voici un autre exemple concret: l'interdiction de l'onanisme chez les petits enfants, et les menaces qu'il entraîne de la part des parents, maîtres et curés, sont depuis longtemps l'objet de vives discussions dans l'opinion publique. Les communistes n'ont rien pu entreprendre à ce sujet, d'une part parce qu'ils étaient eux-mêmes imbus de préjugés bourgeois, d'autre part parce qu'ils rejetaient ce qu'ils appelaient le "freudisme", ce qui n'a rien à voir ici, car Freud lui-même n'avait pas de position définie sur cette question. C'est pourtant cette question précise plus que n'importe quelle autre qui représente le problème central d'une éducation orientée soit vers la docilité, soit vers une saine vivacité de l'enfant. Il s'agit là de problèmes de classe, et non d'affaires "individuelles". L'Eglise le sait fort bien, qui manipule les sujets "tabous"; pour elle l'onanisme des enfants, c'est de la politique! Nous ne croyons pas un instant que nous allons résoudre ces questions tout de suite, mais nous pouvons les développer, animer des discussions, mettre du mouvement dans notre travail. A ceux qui objecteraient ici que l'on ne doit pas toucher aux choses dangereuses afin de ne pas servir de repoussoir, nous répondrions qu'il leur suffit de confier l'affaire à ceux qui ont la formation nécessaire pour la traiter. Qu'ils se contentent de ne pas les gêner et de ne pas faire chorus avec l'Eglise. Ceux qui connaissent les conflits de l'enfant sont mieux placés que quiconque pour savoir à quel point ces questions sont scabreuses, irritantes, mais aussi brûlantes. Elles préoccupent chaque

mère, quel que soit son camp, et chaque enfant, sans exception. On peut dire la même chose de toutes les questions relevant de la politique de l'enfance, qui n'est et ne peut être pour nous rien d'autre que la pédagogie appliquée, quoique limitée pour l'instant à la discussion politique et à la lutte idéologique. Je souligne que je suis parfaitement conscient des résistances que suscitera le fait d'aborder ces questions; mais il est tout aussi certain que nous traiterons ainsi des problèmes essentiels de notre existence, et éviterons donc de sombrer dans la sclérose politique.

Nous n'avons mentionné ici que quelques exemples typiques. Si maintenant un "spécialiste" répliquait que les questions de l'éducation des enfants sont encore l'objet de controverses scientifiques, nous répondrions: il est vrai qu'elles sont controversées, mais on ne peut régler, résoudre la question en bibliothèque, mais seulement dans la lutte vivante pour la cause elle-même.

Quoique nous puissions nous tromper dans le détail, il n'en reste pas moins que réprimer l'onanisme infantile, c'est pour la réaction une chose qui va de soi; que de même, nous ne saurions quant à nous réprimer la sexualité infantile. Pour le reste, on verra.

J'ignore si l'exemple suivant peut avoir des conséquences pratiques immédiates, mais à coup sûr il invite instamment à prêter attention aux choses banales et même très banales, à chercher ce qui est important dans ce qui est banal et à l'y traiter, à apprendre à distinguer les faits typiques et généraux des faits atypiques et individuels. Hitler recrute aujourd'hui même les enfants, surtout grâce aux jeux et récits guerriers. Il n'est donc pas douteux que nous devons comprendre pourquoi ce moyen lui assure le succès, ce qui y répond chez l'enfant. Il ne s'agit pas seulement de faire des recherches en profondeur, mais avant tout de comprendre les réactions de l'enfant. Dans une cour, des enfants de 6 à 10 ans jouent aux soldats, à la guerre, et autres jeux équivalents. Un garçon court çà et là avec un sabre au côté et un fusil de bois à la main, et tire sur ses camarades. Je lui demande s'il veut tuer ses camarades. Il se fige immédiatement, paraît étonné et demande: "tuer?". Je dis: "Évidemment, quand tu tires, tu le tues!". "Mais je ne veux pas tuer du tout", répond-il. "Pourquoi donc cours-tu avec un fusil et un

sabre ?". "Le sabre est si beau et long", répond-il. Je ne veux pas m'engager dans le problème complexe du pacifisme et de la distinction entre guerre et guerre civile, mais d'autres expériences m'ont appris que les enfants, malgré quelques intentions homicides inconscientes, ne tirent pas le plaisir qu'ils prennent aux jeux guerriers du désir de tuer, mais de la motricité qui s'exerce dans le jeu, de l'accroissement du sentiment du moi par l'arme tenue à la main et du rythme propre aux choses militaires. Ne doit-on pas utiliser des considérations de ce genre pour une politique prolétarienne de l'enfance ? Est-ce de l'utopie ? Je n'en sais rien; cependant, il s'agit là de faits de la vie infantile, et si nous n'avons pas pris en main les enfants, c'est bel et bien parce que nous n'avons pas fait l'effort de les voir dans leur complexité, de dominer et utiliser ce qui peut l'être. Ce sont là des questions difficiles, très difficiles, qui exigent une réponse immédiate. Si nous ne les traitons pas, nous n'y apporterons jamais de réponse pratique.

3. POLITIQUE BOURGEOISE ET POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE

Le mouvement Sex-Pol (1) doit lutter sur plusieurs fronts; l'un de ceux-ci est le maquis des idées confuses, qui apparaissent comme dépourvues de contenu pour peu qu'on ait l'idée de se poser des ques-

(1) Reich créa à Berlin, en 1931, une "Association allemande pour une politique sexuelle prolétarienne", par abréviation "Sex-Pol". C'est aux participants et sympathisants de ce mouvement qu'il fait allusion dans cette brochure, lorsqu'il parle du "mouvement allemand de politique sexuelle", des "groupes s'occupant de politique sexuelle", etc. Nous sommes assez peu renseignés sur ce mouvement. Reich lui-même, dans un livre autobiographique, donne quelques détails, que nous avons intégralement reproduits dans l'introduction de notre livre: "L'œuvre de Wilhelm Reich" (Petite collection Maspero), p. 28-31. N.d.T

tions banales. L'une de ces questions est celle-ci: "Qu'est-ce que la politique ?". Elle vient à l'esprit lorsque, après avoir énoncé les principes de psychologie collective qui se déduisent de l'économie sexuelle, on s'entend opposer toujours la même objection: "Tout cela est peut-être exact et même utile, mais ce qui compte avant tout c'est 'la politique' et les 'facteurs économiques'". On peut alors observer comment les paisibles auditeurs de la réunion ou de la conférence, qui avaient suivi jusque-là les thèses de psychologie collective avec grand intérêt et en acquiesçant, conçoivent des doutes, perdent confiance dans le jugement qu'ils s'étaient formé, et succombent à un respect craintif, assez étonnant, du mot "politique". Il arrive alors souvent que même l'interprète du point de vue de la psychologie collective, malgré la simplicité et l'évidence de ce point de vue, batte quelque peu en retraite devant le mot "politique", concède que les rapports de la politique avec la psychologie collective auraient dû "être examinés d'abord". Les porte-parole de la grande politique et des "facteurs économiques", toujours portés à croire que ces facteurs sont négligés, alors que dans les journaux et périodiques on ne parle guère d'autre chose, et jamais des facteurs relevant de la psychologie collective, ne peuvent d'habitude fournir de réponse concrète lorsqu'on leur demande ce qu'est exactement "la politique"; mot qui agit comme un fétiche sur le commun des mortels. On doit prendre l'habitude de soumettre tout sujet devenu fétiche à la lumière crue des questions naïves, qui comme on le sait, sont les plus difficiles, les plus fructueuses et en général les plus profondes.

LE FETICHISME DE "LA POLITIQUE"

L'individu non politisé pense que "la politique" c'est tout d'abord les entretiens entre représentants des grandes et petites puissances, au cours desquels on règle le sort de l'humanité; il dit à juste titre n'y rien comprendre,

Ou bien il y voit le fait de conclure des pactes parlementaires entre amis et adversaires, mais aussi de tromper, d'espionner, de s'octroyer des avantages matériels, de prendre des décisions dans les

formes "réglementaires"; il n'y comprend rien non plus, très souvent cela le dégoûte, et il s'en tire avec l'idée qu'"il ne veut rien avoir à faire avec la politique". Il ne voit pas qu'il y a là contradiction, car dans ce trafic qu'il méprise à juste titre on décide de son sort, et il laisse complaisamment décider ceux qu'il tient pour des fripons.

La politique peut enfin signifier que l'on veut rallier la masse de la population à sa cause.

Il est clair pour qui a une formation marxiste que la politique bourgeoise ne peut être que démagogique, car elle ne peut que faire des promesses aux masses, sans jamais les réaliser. C'est tout le contraire pour la politique révolutionnaire, car elle peut apporter aux masses ce qu'elle promet, en principe de façon non démagogique. Lorsqu'elle est démagogique, on peut conclure avec certitude à l'abandon des principes révolutionnaires.

Nous allons donner un exemple de ce type d'explication politique considérée par la masse du peuple comme de la "grande politique", qu'il ne comprend pas, considère avec crainte et respect, à laquelle il ne s'intéresse que d'une façon passive ou même qui le laisse indifférent.

"... si, comme l'Angleterre, on préfère la légalisation de l'armement à la course aux armements, on doit alors admettre que sur la lancée de cette légalisation, il faut élaborer des assurances contre de nouvelles violations des traités. Et à propos de ces assurances, des garanties pour l'exécution d'un traité de désarmement doivent être discutées par la conférence de Genève sur le désarmement. Cependant, l'Allemagne n'accepte pas la condition posée par la France. Elle garde le silence sur ce point dans ses communications officielles, et a refusé, dans ses entretiens de Berlin avec le lord du sceau privé britannique Eden, de venir à Genève. Ainsi, comme on l'a dit, les pourparlers franco-britanniques sont devenus sans objet. Les échanges de vue diplomatiques extérieurs à la conférence sur le désarmement ont pris fin sans avoir donné de résultat. Il appartient désormais à la conférence sur le désarmement, sans l'Allemagne, de fournir les garanties de paix exigibles. La France compte à cet égard sur la collaboration de la Grande-Bretagne.

Tel est le sens et le contenu de la longue note française du 17

avril, en réponse à la note britannique du 28 mars et à l'aide-mémoire de Sir John Simons du 10 avril. "

J'ai donné cet exemple sans indiquer la source, intentionnellement, pour ne blesser personne. Ceux qui sont visés se reconnaîtront eux-mêmes. Il n'est pas d'autre moyen de prévenir la susceptibilité extrême des politiciens.

Qui est "l'Allemagne", qui est "la France"? Qu'est-ce qu'un "échange de vues diplomatique"? Est-ce vraiment cela le contenu et le sens de la note française? Quel est le rapport de cette "note politique" avec les besoins des masses, leurs pensées, leurs sentiments, leur vie, leur survie (vegetieren)? Il est nul. Que l'on compare cela à la politique de Lénine signant la paix de Brest-Litovsk. Le mot d'ordre "A bas la guerre!" était compris du moindre paysan famélique, tandis que les tenants de la haute politique étaient contre.

Les larges masses, dont la politique révolutionnaire doit être l'émanation si elle se propose d'assurer leur avenir, pensent et parlent d'une autre façon. Celui qui parle aujourd'hui des voyages de Barthou⁽¹⁾ sans expliquer clairement, simplement et intelligiblement en quoi ces voyages sont une supercherie, y collabore involontairement.

Si nous examinons comment les larges masses ressentent la grande politique, nous constatons que dans le meilleur des cas elles la singent sous la forme d'une politique de bistrot. Elles la subissent avec passivité, résignation et indifférence, et jouent constamment le rôle de figurants de la "grande politique". On doit bien comprendre que la comédie de la soi-disant "haute politique" prendrait brutalement fin, et d'une façon très désagréable pour les diplomates, si les masses abandonnaient la figuration pour adopter une attitude active, bref si elles cessaient d'être dépolitisées. Celui qui ne garde pas constamment présente à l'esprit cette question fondamentale de la politique révolutionnaire: "Que se passe-t-il dans les masses?",

(1) Ministre des affaires étrangères français, qui, en 1934, se rendit à Prague, Varsovie et Belgrade, pour y discuter d'un projet de "pacte oriental". N.d.T.

et qui n'y répond pas constamment, se perd inévitablement dans le dédale de la politique bourgeoise et ne peut que choisir entre l'apolitisme et la collaboration avec cette politique. L'apolitisme des larges masses est l'un des forces de la réaction. Une autre force, c'est l'auréole dont elle pare sa politique, si bien que même des socialistes veulent y participer.

L'une des tâches les plus importantes de la politique révolutionnaire, c'est de voir exactement, de vérifier, de comprendre comment les masses ressentent la politique de coulisse. Lorsqu'Hitler, dans l'été 1932, formula auprès d'Hindenburg pour la première fois ses prétentions à la chancellerie du Reich, et fut éconduit, après que se fut jouée l'une de ces intrigues de coulisse destinées à rester toujours cachées aux masses, il s'adressa à ses partisans en invoquant passionnément la "volonté du peuple". Le cas de Potempa lui en fournit l'occasion:

Des membres de la S.A., qui avaient assassiné sauvagement un ouvrier polonais, avaient été condamnés à mort. Hitler prit ouvertement leur défense. L'arrière-plan de ce geste d'Hitler, c'était en fait le refus qu'il venait d'essuyer auprès d'Hindenburg à qui il réclamait la chancellerie du Reich. Hitler fit jouer sa base de masse, puisque ses alliances féodales avaient échoué.

Les masses ne soupçonnèrent nullement le jeu auquel elles participaient. Au contraire, elles se sentirent "comprises" par Hitler dans leur identification nationaliste. Le soutien d'Hitler à des hommes qui, par "honneur national", avaient abattu un "chien marxiste", son opposition au gouvernement détesté qui avait condamné à mort les assassins, surpassèrent de loin l'effet de la fausse contre-propagande communiste, qui se contentait d'appeler un meurtre un meurtre, tenant cela pour la "politique de démystification" qu'elle prônait. Si les communistes avaient fait de l'agitation en révélant les rapports entre le refus d'Hindenburg et l'appel d'Hitler au sentiment des masses, cela aurait eu quelque effet. Mais le K.P.D. professait constamment "l'équivalence" de toutes les tendances réactionnaires, s'interdisant ainsi de comprendre les contradictions de la bourgeoisie, et de plus n'avait pas appris à discerner les réactions des masses qui le suivaient et de celles qui suivaient

l'adversaire. En ne faisant rien d'autre qu'appeler un meurtre un meurtre, il se plaçait automatiquement, aux yeux des masses acquises aux nazis et de celles qui lui accordaient quelque sympathie, du côté du gouvernement que ces masses détestaient.

POURQUOI LITVINOV NE S'EST-IL PAS ADRESSE AUX MASSES ?

Ou bien la politique révolutionnaire exprime, par son contenu et son langage, l'existence simple, fruste, proche de la vie, des larges masses, ou bien elle ne fait que s'appeler révolutionnaire, et reste en fait inefficace et réactionnaire. Même si elle dit des choses justes, elle reste alors incomprise des masses et agit dans un sens objectivement anti-révolutionnaire.

Le monde est au seuil d'une nouvelle guerre meurtrière. Barthou et Litvinov (1) sont allés à Genève en tant que représentants d'Etats, en tant que défenseurs de la paix contre l'Allemagne. La seule critique correcte de l'attitude de Litvinov qui ait été formulée jusqu'à présent, du point de vue de la révolution internationale, se trouve dans l'organe de Trotzky "Notre Parole", de la deuxième semaine de juin 1934; toutes les autres organisations du prolétariat semblent n'avoir absolument pas compris ce qui s'est passé à Genève. Et pourtant, cette critique elle-même ne formule pas le problème fondamental du point de vue psychologique: "Comment l'ouvrier, l'employé et le paysan non politisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, et même d'Union Soviétique, ressentent-ils la venue des deux hommes d'Etat? Ont-ils l'impression que Litvinov représente un Etat prolétarien? Voient-ils une différence entre la volonté de paix de Barthou et celle de Litvinov? Compréhendent-ils la distinction subtile que fait le gouvernement soviétique entre "l'impérialisme dans son ensemble" et "certains partis de la guerre"? L'ouvrier russe sait-il que sur la base des alliances actuelles il devra se battre aux côtés de l'ouvrier français contre l'ouvrier allemand et l'anglais?"

(1) Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères d'Union Soviétique (Commissaire du peuple = Ministre) NdT.

Comment le simple mortel peut-il comprendre ce commentaire de Bela Kun (1):

"Nous luttons souvent contre la guerre en général. Il n'est pas rare que divers rédacteurs communistes se trouvent embarrassés, 'Comment se fait-il', demandent-ils, 'que l'impérialisme préparant la guerre, Herriot (2) aille en Union Soviétique et y soit bien reçu. Comment expliquer cela?' J'ai lu de très mauvais articles sur ce voyage d'Herriot. Et on n'a pu lire nulle part ce qui est maintenant tout à fait clair depuis le discours du camarade Staline à la 17ème session du parti, à savoir que derrière l'impérialisme on trouve toujours des partis de la guerre. L'impérialisme dans son ensemble, comme époque, est pour la guerre, mais il existe divers partis de la guerre qui poussent à outrance vers la guerre. La tâche actuelle est de prendre pour cible ce groupe de la bourgeoisie qui constitue précisément le parti de la guerre et pousse à outrance vers la guerre.

"On doit bien entendu souligner que ces groupes de la bourgeoisie qui revêtent aujourd'hui l'habit pacifiste, ou qui considèrent que les temps ne sont pas mûrs pour la guerre, seront eux aussi pour la guerre le moment venu, pour la guerre contre l'Union soviétique, de concert avec le parti belliciste dirigeant. Nous devons continuer à le dire, mais nous devons pourtant centrer les attaques sur les partis de la guerre: la clique militarofasciste des généraux, féodaux et magnats de l'industrie au Japon, les fascistes hitlériens en Allemagne, les Die-hards (3) en Grande-Bretagne, etc.."

(Bela Kun, "Les tâches de la presse communiste" - Rundschau 33/1934, p.1259).

Et où met-on l'industrie française de l'armement?

Celui qui ne comprend rien à la politique d'alliances deman-

(1) Communiste hongrois, très apprécié de Lénine, qui réussit à prendre le pouvoir en Hongrie durant une brève période, en 1919, et fut par la suite contraint à l'exil. NdT.

(2) A l'époque, vice-président du conseil sous Gaston Doumergue. NdT.

(3) The Die-hards, les durs-à-cuire (57e régiment d'infanterie). NdT.

dera: pourquoi Litvinov, à Genève, ne s'est-il pas adressé aux larges masses de tous les pays, qui ne veulent de la guerre à aucun prix? Pourquoi ne conclut-il d'alliances qu'avec les gouvernements impérialistes, et non pas avec elles? Pourquoi entretient-il l'illusion, dont se nourrissent précisément les impérialismes, que la Société des Nations, morte depuis longtemps, peut réellement empêcher la guerre? Pourquoi ne dit-il pas d'une façon claire et franche, intelligible à tous, que ce n'est en aucun cas la S.D.N. ni quelque gouvernement bourgeois qui peuvent réellement empêcher la guerre, mais seulement l'action solidaire des travailleurs de l'armement et des transports de tous les pays capitalistes? Personne ne peut prétendre que la politique extérieure de l'Union soviétique est plus compréhensible pour le travailleur non politisé de tous les pays que celle de la France. Or, c'est justement cela qui serait le critère essentiel d'une politique prolétarienne!

Laissons de côté la question de savoir pourquoi le représentant d'un Etat prolétarien a complètement oublié le langage diplomatique révolutionnaire, en attendant de savoir ce que les "chefs suprêmes de la révolution" ont à dire à ce sujet. Une chose est pourtant claire: un seul mot d'un Litvinov s'adressant, de la tribune de la Société des Nations, contre toute règle et bienséance de cette institution et au mépris de tout arrangement diplomatique éventuel, aux travailleurs de l'armement, des transports, aux mères de soldats de tous les pays, aurait fait plus pour prévenir la guerre que vingt pactes de papier. Litvinov croit-il vraiment que sa politique est susceptible d'empêcher la guerre? Un appel comme celui de Karl Liebknecht en 1914, sous forme du refus des crédits militaires, n'a-t-il pas été une barrière mille fois plus efficace contre le chauvinisme guerrier que les arguties très politiques de la social-démocratie? Mais nos chefs révolutionnaires prolétariens ont un tel respect pour un représentant diplomatique, surtout s'il est soviétique, qu'ils ne comprennent plus le langage des masses qui les suivent et nous traitent de détraqués. Mais encore une fois: la détermination de cinq ou dix millions de futures victimes de la guerre a plus de valeur que 500.000 baïonnettes, fussent-elles soviétiques! La catastrophe qui se prépare fera comprendre au prix du sang cette

affirmation que l'on qualifie aujourd'hui d'insensée ?

Il n'y a pour l'Union Soviétique en tant qu'Etat prolétarien qu'une seule solution: l'alliance de sa propre armée avec les travailleurs de l'armement, des transports, et les simples soldats de tous les pays, contre les gouvernements et état-majors de tous les pays. Si elle conclut aujourd'hui des alliances avec les état-majors et les diplomates des pays capitalistes, c'est parce que le mouvement révolutionnaire a échoué sur le plan international. Lénine, dans ses écrits et ses discours, s'est toujours adressé aux larges masses. Cela permet de trancher notre question: la politique révolutionnaire pourra-t-elle jamais détruire la politique bourgeoise si elle applique cette façon de parler, cette tactique, cette stratégie, bref des méthodes bourgeoises ? Elle n'y parviendra jamais. Elle ne peut que se perdre dans le dédale de la politique, rester à la traîne des événements, et le faire plus mal que ne le font les politiciens bourgeois. Il n'y a qu'une possibilité: trancher le nœud gordien de la politique bourgeoise, en s'abstenant de la singer et en y opposant le principe fondamental de la politique révolutionnaire: s'adresser sans cesse, inlassablement, simplement et clairement, aux masses; exprimer les pensées explicites et implicites des masses, détruire leur respect pour la haute politique, refuser de prendre le charlatanisme au sérieux et le dénoncer impitoyablement, parler le langage des masses, ne pas tenter d'adapter les masses à la "haute politique", mais adapter la politique aux masses, c'est-à-dire la démocratiser, la simplifier, la rendre accessible à tous. La phrase de Lénine selon laquelle toute cuisinière devrait pouvoir gérer l'Etat, grâce à la simplification de la politique et de l'administration, contient à l'état d'ébauche l'idée fondamentale de la démocratie sociale. La "haute politique" ne peut exister que parce que la politique révolutionnaire en a adopté la forme, le langage, le processus de pensée, même si le contenu était révolutionnaire; parce qu'elle ne s'est pas adressée aux masses, mais les a traitées comme un enfant qu'il s'agit de convaincre, et qui finalement doit s'apercevoir, et s'aperçoit de plus en plus, qu'il a été bafoué. (a)

(a) La question de la politique extérieure soviétique et de ses rap-

SCHEMA DE LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE

Si l'on croit fondée la prétention de la révolution sociale à résoudre vraiment les problèmes de l'économie et de la civilisation dans le sens d'une démocratie sociale, seuls subsistent les problèmes et principes politiques suivants:

1. Quelles manœuvres les différentes tendances de la bourgeoisie ont-elles réalisées pour gagner l'appui des masses ou pour les diviser ?

2. Comment ces masses en arrivent-elles à suivre des groupes ou partis politiques qui ne peuvent jamais remplir leurs promesses ?

3. Quels sont les besoins des masses et leurs diverses nuances ?

4. Quels sont parmi ces besoins ceux qui sont légitimes et dont la société peut assurer la satisfaction, ceux qui sont vitalement nécessaires ?

5. L'état de l'économie mondiale permet-il que les besoins soient satisfaits en éliminant la domination capitaliste et en remplaçant l'anarchie économique par la planification ?

6. Les masses savent-elles quelles institutions sociales contraignent la satisfaction de leurs besoins, et pourquoi ces institutions existent ?

7. Comment les éliminer et par quoi les remplacer ?

8. Quelles sont les conditions économiques, sociales, psychologiques, nécessaires à la satisfaction des besoins des larges masses ?

De chacune de ces questions, sans exception, on peut déduire la nécessité inéluctable de la révolution sociale, appliquée à tous les domaines de la vie, sans exception. Autrement dit: le travail de psychologie collective ne doit pas être sous la dépendance de la politique économique, c'est la politique économique qui doit se mettre au service d'une psychologie collective qui comprenne et guide la masse; les besoins de l'homme ne sont pas au service de la politique économique, c'est au contraire la politique économique qui est au service de la satisfaction des besoins.

ports avec les problèmes de psychologie collective exigerait un long exposé.

LA POLITIQUE BOURGEOISE DU K.P.D.

L'expérience du K.P.D. montre que cette politique révolutionnaire, la seule possible, fit défaut en Allemagne; quand les dirigeants du K.P.D. discourent pendant des heures au Palais des Sports sur les conflits d'intérêts des grandes puissances et sur l'arrière-plan économique de la guerre à venir, ils imitaient sans le vouloir, sans le savoir, la forme bourgeoise de la politique. Nos politiciens révolutionnaires ne sont que trop enclins à rivaliser avec Boncour (1). S'ils se contentent d'imiter et se ferment ainsi toutes les possibilités, c'est pour des raisons touchant à la structure du dirigeant révolutionnaire. Ils ne manqueront pas de se sentir à nouveau injuriés et de qualifier ceci de "contre-révolution trotskiste"; et il n'y a aucun espoir de les convaincre qu'ils pratiquent dans la forme, et donc aussi objectivement, une politique bourgeoise. Afin de couper court à toute possibilité de protestation sérieuse, nous avancerons, non pas plusieurs, mais un seul exemple concret montrant que le K.P.D. a troqué le principe de la politique révolutionnaire contre celui de la politique bourgeoise.

En décembre 1932, le S.P.D. avait organisé une manifestation dans un jardin public. Les organisations communistes, en particulier les groupes de combat, se joignirent à la manifestation, se mêlèrent à la masse des manifestants sociaux-démocrates, réalisèrent pratiquement le front unique sans grand souci de théorie sur les antagonismes américano-japonais. Tels étaient le langage, la volonté des masses.

La direction du K.P.D. voulait, ou plutôt prétendait vouloir, le front unique "sous direction communiste seulement", et morigéna les permanents: la consigne du parti avait été de rester à proximité et de "saluer" la manifestation social-démocrate. A la même époque, Torgler négociait en secret avec la direction social-démocrate la constitution du front unique, ce dont les masses n'étaient pas informées; on proclamait officiellement qu'un front uni-

(1) Paul Boncour, homme politique français. NdT

que avec la direction social-démocrate était "contre-révolutionnaire". J'avais moi-même participé à une réunion secrète entre quelques dirigeants communistes et sociaux-démocrates sur la constitution d'un front unique. Personne n'en devait rien savoir dans les cellules. C'est de la politique bourgeoise. C'est justement l'inverse qui eût été révolutionnaire: donner aux communistes la consigne de soutenir la manifestation social-démocrate, et annoncer à la foule avec des haut-parleurs que l'on négociait le front unique. C'est-à-dire faire progresser les idées des masses, leur permettre d'exprimer leurs souhaits. Au lieu de cela, on pratiquait la "haute politique", la "stratégie" et la "tactique", sans les masses, contre elles, et l'on excluait tous ceux qui voulaient et réalisaient la politique révolutionnaire.

L'abolition de la diplomatie secrète est un vieux principe de la révolution. Il tire son évidence du fait que la révolution sociale étant l'accomplissement de la volonté populaire, guidée par le prolétariat industriel, contre les propriétaires des moyens de production, il ne reste rien à dissimuler. Il n'y a donc plus rien que les masses ne sauraient entendre; au contraire, il faut qu'elles sachent et contrôlent tout.

LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE A L'INTERIEUR DU PARTI

Si l'on examine l'évolution de la politique des partis communistes depuis la mort de Lénine, on constate que le principe de l'appel constant aux masses fut de plus en plus abandonné, et qu'avec l'imitation des formes bourgeoises de politique à l'intérieur et à l'extérieur du parti, la bureaucratisation s'installa. Au lieu de la démocratie à l'intérieur du parti, la politique de coulisse, l'intrigue et la formation de cliques firent leur apparition. Cela minait constamment les forces du parti révolutionnaire, qui rassemblait pourtant les meilleurs éléments révolutionnaires.

En octobre 1917, Lénine, voyant le moment venu pour le soulèvement du peuple, et la direction bolchévique y faisant obstacle, resta fidèle à son principe de politique révolutionnaire: il s'adressa à la masse des membres du parti, sans former

de clique, sans intriguer, sans vouloir triompher par une activité fractionnelle. Il est contre-révolutionnaire d'exclure les masses des discussions et mesures politiques, quelle que soit l'intention subjective. La politique révolutionnaire n'a rien à cacher aux masses, elle vise à tout dévoiler. La politique bourgeoise ne peut se permettre de dévoiler quoi que ce soit, elle doit tout cacher. C'est à la politique de coulisse, où qu'elle se produise, qu'on reconnaît l'attitude politique réactionnaire.

C'est un avantage immense pour la politique sexuelle révolutionnaire d'être obligée de parler constamment le langage des masses, de ne pas rencontrer d'opposition de la part de la bourgeoisie, étant donné qu'il ne peut y avoir de politique sexuelle bourgeoise positive; il n'y a donc pas de risque d'embourgeoisement pour le représentant de la politique sexuelle révolutionnaire; il ne peut y avoir de diplomatie secrète en politique sexuelle; la Sex-Pol ne peut que s'adresser aux masses ou cesser d'exister.

4. DEVELOPPER LA CONSCIENCE DE CLASSE A PARTIR DE LA VIE DES MASSES

LA DIRECTION, LE PARTI ET LES MASSES

Bien que ce soit un état de fait pénible à constater et à coup sûr préjudiciable au mouvement révolutionnaire, il est incontestable que les différents groupes révolutionnaires, qui revendiquent tous le privilège d'être les "seuls" et "vrais" héritiers du "marxisme et du léninisme authentiques", sont, si l'on néglige les différences qui les séparent, inexistantes par rapport aux tâches colossales à réaliser; tel groupe veut d'abord construire le parti révolutionnaire, tel autre veut avoir les masses avec lui avant de participer à la fondation de la nouvelle Internationale, un troisième prétend constamment être "la classe ouvrière" et la seule direction révolutionnaire, bien qu'il en soit fort éloigné, un quatrième fonde sur quelque question de détail son orientation propre, etc. Nous avons déjà dit que cet éclatement provient d'une façon incorrecte ou incomplète de poser

les problèmes, et que l'injure réciproque ne fait pas avancer la cause d'un seul pas. C'est en vain que nous cherchons qui pose et résout, dans les discussions révolutionnaires actuelles, la question de savoir pourquoi la formation du nouveau parti révolutionnaire ne réussit pas, pourquoi en dépit de l'existence de leur appareil les organisations révolutionnaires antérieures n'ont pas gagné l'appui des masses, pourquoi, d'une façon générale, 17 ans après la révolution russe, le problème des rapports entre la direction, le parti et les masses est encore un tel casse-tête. N'est-il pas probable qu'il y a tout compte fait une grave erreur sous-jacente? Il est cependant tout à fait invraisemblable que l'origine de la catastrophe est à imputer au fait que Staline a cultivé la bureaucratie ou que la direction social-démocrate s'est embourgeoisée, ou encore qu'Hitler a reçu de grosses sommes de la part des industriels. La question fondamentale reste toujours de savoir pourquoi les ouvriers acceptèrent le réformisme et la bureaucratie. On en revient à la question fondamentale des relations entre la direction, le parti et les masses.

Les fondateurs de la IV^e Internationale, si l'on s'en tient à ce que disent leurs responsables et leurs journaux, soutiennent que l'on doit commencer par créer le parti révolutionnaire, gagner ensuite le prolétariat, et qu' alors seulement la petite bourgeoisie se ralliera. Je ne doute pas que les responsables de l'Internationale communiste eux-mêmes ne condamnent l'insuffisance de cette position. On ne peut se prétendre marxiste et faire une séparation aussi schématique entre la direction, le parti et les masses. La relation entre eux est — utilisons pour une fois un grand mot — une relation dialectique; en bref: un parti révolutionnaire ne peut pas naître dans le vide, il ne peut que s'élaborer à partir des masses, et en premier lieu de la partie prolétarienne des masses; cela présuppose que les fondateurs du parti parlent le langage des masses qui doivent le constituer. Mais la masse ne comprend rien aux subtiles différences entre les diverses orientations révolutionnaires et elle ne s'y intéresse pas. Le parti révolutionnaire se forme non seulement par l'élaboration claire d'une conception et d'une pratique correspondant à la réalité, mais aussi et en premier lieu en traitant les ques-

tions qui intéressent les différentes couches de la population. Ce n'est qu'ensuite que les larges masses fournissent au parti les cadres dont il a besoin. Ce qui permet en retour une meilleure emprise sur les masses, et cela agit de nouveau en sens inverse. Le parti et les masses progressent par leur contribution réciproque; ce n'est que de cette fusion intime et en même temps de cette sélection des cadres dirigeants à partir des masses que se crée le parti de masse, c'est-à-dire le parti, défini en qualité et non en quantité, qui conduit les masses. Le K.P.D. organisait des campagnes de recrutement de membres qu'il acceptait sans sélection. C'était un "parti de masse" au sens quantitatif, mais il fondit, en partie du fait de la fluctuation de ses effectifs, en partie à cause du manque de différenciation entre les cadres déjà formés et la masse des membres. Nous reviendrons sur cette question dans un article sur l'organisation.

La Sex-Pol allemande a toujours eu pour idée directrice que le groupe dirigeant d'une activité de masse ne peut jamais tout examiner en détail, que d'autre part les masses ne peuvent jamais à elles seules comprendre, formuler, transformer en une pratique définie les faits fondamentaux, et donc qu'un contact vivant entre la direction et les masses est nécessaire, bref que la théorie doit être créée à partir de la vie des masses et leur être restituée sous forme de pratique. L'activité du parti lui avait enseigné que les permanents ne doivent pas être des organes de transmission des décisions de la direction, mais seulement des intermédiaires entre la vie des masses et la direction. Pour établir cette liaison, la Sex-Pol avait prévu des "soirées de formation"; ces réunions n'étaient pas destinées à instruire les cadres, mais à s'instruire auprès d'eux (qui ne se souviennent des fameuses conférences de parti du K.P.D. où un tel contact était directement interdit !). On ne proposait aucun thème ni aucune discussion, mais on demandait simplement aux cadres et aux camarades quelles étaient leurs difficultés actuelles. Cela permettait au moins de ne pas se tromper sur ce qui était le plus important dans l'immédiat. On discutait ensemble la difficulté, tantôt trouvant une solution que la pratique mettrait à l'épreuve, tantôt remettant la décision au moment où l'on disposerait d'informations plus riches; la vie s'exprimait libre-

ment en échanges de vues amicaux; il n'était pas besoin de se casser la tête pour inventer des théories, elles apparaissaient toutes seules. La participation croissante et la vivacité des discussions montrèrent que les soirées de formation étaient une action heureuse. On pouvait s'y convaincre que la vie ne se laisse pas déformer, mais s'exprime de façon claire et simple. Il suffisait de laisser chaque membre de l'organisation (sans compter les participants qui n'en étaient pas membres) parler à cœur ouvert. La seule difficulté sérieuse était toujours la déformation d'esprit due aux idées fausses de l'idéologie bourgeoise, qui s'évanouissaient cependant à la lumière d'un examen sincère et non dogmatique, proche de la vie. Il n'y eut que trois soirées de formation. Les représentants officiels du parti cessèrent d'envoyer les convocations.

LA POSITION DE LA SEX-POL A L'EGARD DU "NOUVEAU PARTI"

La question la plus brûlante dans la reconstitution du mouvement ouvrier peut se formuler ainsi: nouveau parti ou rénovation révolutionnaire de la IIIe Internationale? La Sex-Pol ne peut actuellement choisir aucune de ces deux voies, et ceci pour deux raisons. D'abord, elle ne sait pas dans quels cercles, groupes, organisations, ses vues sur les exigences d'une politique sexuelle révolutionnaire seront le plus rapidement et le plus efficacement adoptées. A en juger d'après l'attitude que les grandes organisations politiques ont adoptée jusqu'à présent, il n'y a pas à espérer davantage des organisations favorables à une nouvelle Internationale. Mais cela n'est pas le point décisif: la politique sexuelle n'est qu'un élément, bien qu'irremplaçable et même central, de l'ensemble du front révolutionnaire; ce qui est décisif, c'est de savoir qui constituera l'ossature du mouvement ouvrier ainsi renouvelé. Jusqu'à présent, ce point n'a nullement été éclairci. Si l'on savait positivement aujourd'hui que, par exemple, ce sont les membres actuels du K.P. qui doivent constituer ce noyau (quant à la direction actuelle, il n'en est évidemment pas question), il serait absurde de fonder un nouveau parti révolutionnaire; dans cette hypothèse, les membres

révolutionnaires du K.P.D. devraient non seulement "dégommer" l'ancienne direction incapable de la moindre auto-critique, comme cela a été fait tant de fois, mais aussi l'écarter officiellement, et dégager peu à peu à l'intérieur de leurs rangs une nouvelle direction. On ne peut indéfiniment refuser de mettre en application les résolutions du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, par exemple ne pas proclamer "la montée des forces révolutionnaires" et ne pas appeler à "la grève générale", bien que le C.E.I.C. le demande, et identifier en même temps le "parti communiste" au C.E.I.C. Cette attitude politique est confuse. La question de savoir ce qu'est et qui est "le parti" mérite d'être éclaircie aujourd'hui plus que jamais. Est-ce l'ensemble des membres, ou seulement l'appareil, ou bien le C.E.I.C.? Nous savons que dans la social-démocratie aussi, les meilleurs éléments utilisent la notion de "parti" comme un fétiche; selon la structure, la politique et l'action objective du parti, son unité et sa cohésion peuvent être aussi bien à un moment donné une force considérable, et à un autre moment un grand obstacle au mouvement révolutionnaire.

Les troupes d'élite de la révolution sociale, à savoir les travailleurs de l'industrie et des transports, n'appartiennent "pas encore" au parti communiste. Les membres du parti s'efforcent par tous les moyens, aujourd'hui comme avant, de les conquérir, mais la volonté et le courage subjectifs n'y suffisent pas. Pour y parvenir, il faut connaître aussi les meilleurs moyens. Peut-être ces troupes d'élite constitueront-elles bientôt le noyau de l'organisation révolutionnaire sans vouloir s'intégrer à l'organisation actuelle du K.P.; elles y étaient en 1923, puis le quittèrent; on doit en comprendre les raisons. De toute façon, c'est à ce moment-là que la question d'une nouvelle organisation révolutionnaire acquerrait une grande importance. Il en serait de même si un mouvement de masse fécond et durable, et non une simple flambée, apparaissait non pas chez les ouvriers sociaux-démocrates, mais chez les prolétaires de la S.A. dont l'orientation est révolutionnaire (b).

(b) Remarque pendant la correction:

(b) La mise au pas de la S.A. en Allemagne, le 30 juin 1934, a montré que les contradictions (dont nous parlions dans "Psychologie collective du fascisme") entre l'aspect révolutionnaire et l'aspect réactionnaire du fascisme, unifiés par son idéologie, ont éclaté tout d'un coup. Je ne dis pas cela pour prouver, comme les dirigeants révolutionnaires le font constamment, que "l'analyse" est vérifiée, mais pour la raison suivante: jusqu'à une époque récente, la presse du Komintern accablait d'injures toute tentative de voir dans le N.S.D.A.P. quelque chose de plus que le service d'ordre du capital financier, à savoir l'énergie révolutionnaire des masses enveloppée dans une forme réactionnaire. Maintenant, elle a vu son hypothèse d'une montée révolutionnaire confirmée en ceci que l'aile gauche du N.S.D.A.P. a été décapitée. Il faut espérer que l'histoire du mouvement révolutionnaire ne connaîtra plus un tel gâchis et une telle légèreté. Celui qui a participé aux luttes internes du parti de 1929 à 1933, sait que l'on considérait comme importun tout individu qui faisait allusion au caractère confusément révolutionnaire de la S.A., qui soulignait le fait incontestable qu'une grande partie du R.F.B. (1) était passé à la S.A., qui affirmait que la S.A. se recrutait chez les travailleurs et n'était qu'objectivement, mais non subjectivement, une troupe de mercenaires du capital. On n'aimait pas entendre cela, on ne voyait dans le fascisme que sa fonction réactionnaire, on ne voyait pas l'énergie révolutionnaire dans sa base de masse, et l'on perdait ainsi la bataille. Maintenant, après coup, étant donné qu'il n'est plus difficile de voir les contradictions, on concède ce qui auparavant était proscrit. Les "fidèles au parti" diront pour se consoler que ce n'est déjà pas si mal, qu'il ne faut pas trop en demander, que le Komintern a changé d'avis dans l'appréciation du fascisme comme dans la question du front unique avec la social-démocratie. Il faut répondre à cela: une direction qui ne précède pas les masses dans l'évaluation des faits et des processus, qui

(1) Organisation de combat du K.P.D.; "Union des combattants du front rouge" (Roter Frontkämpferbund), NdT.

(b) ne prévoit pas, n'est pas une direction, mais un appareil freinant l'évolution sociale. Lorsque de bons communistes ont cette mansuétude pour la direction, c'est par soumission inconsciente à l'autorité. L'expérience pratique du parti nous a appris que lorsque le cadre moyen ne suivait pas les directives du parti, c'est qu'il voyait et pensait instinctivement plus juste que les responsables au sommet. Aujourd'hui encore, nous sommes en présence de processus qu'il faut prévoir et développer à partir des contradictions actuelles, si l'on veut maîtriser l'avenir, et non l'affronter sans y être préparés. Nous courons par exemple le risque que les puissants mouvements de masse qui ébranlent çà et là divers pays (U.S.A., France), sans être dirigés, ni avoir d'objectif conscient, ne s'évanouissent pour faire place à une léthargie et une amère désillusion. Cette éventualité existe, mais il est également possible que la nouvelle montée de la révolte et de la conscience des masses se développe en une situation révolutionnaire mondiale. On peut dire avec assurance que nous aurions pu aujourd'hui frapper un grand coup après les événements du 30 juin, étant donné la grave désorganisation économique de l'Allemagne, si la direction communiste avait préparé le terrain dès 1923 ou du moins dès 1929. Il ne sert à rien de se disculper, il faut tirer les leçons du passé. Nous devrions aujourd'hui, par une compréhension correcte des grandes lignes d'évolution et de régression du processus social, tout préparer pour prendre les rênes de la société si le chaos survient. Dans l'intervalle, la grande masse de la population de la terre doit acquérir lentement et sûrement le sentiment inébranlable que nous sommes les seuls qui la comprennent, elle, la masse, (et non que nous nous contentons de comprendre Barthou, Litvinov, et nos propres désirs); cette confiance ne peut être obtenue par la ruse, la masse doit acquérir une confiance authentique et ardente dans le communisme, confiance que les "chefs suprêmes", depuis dix ans, non seulement n'ont pas laissé se développer, mais de plus ont ruiné directement par leurs fautes et leur manque d'intelligence. La guerre qui vient est la seule grande chance immédiatement prévisible de la révolution sociale. Nous ne devons pas la manquer,

Nous pourrions réussir aujourd'hui, car tout est en effervescence, rien n'est fixé. La question d'un nouveau parti ne se poserait pas, si à l'intérieur du K.P. il existait une possibilité de soulever ces questions, de délibérer les uns avec les autres, de sonder les possibilités d'évolution. Cela n'a pas été et n'est pas le cas. Nous pouvions commencer par étudier avec soin le processus d'accumulation et de maturation révolutionnaire qui se produit actuellement en Allemagne dans toutes les couches de la population, et en déduire à chaque instant l'attitude à prendre.

Si les cadres révolutionnaires d'aujourd'hui ne défendaient pas chacun en premier lieu sa propre organisation, mais plutôt la cause de l'unanimité révolutionnaire, ils seraient alors assez souples pour réagir promptement et opportunément aux mouvements des masses; ils pourraient alors, au lieu d'appeler abstraitement et mécaniquement à la grève générale, aider l'homme de la S.A., le cadre du mouvement de jeunesse, l'organisation féminine, en leur donnant des explications concrètes sur les contradictions, les solutions, les urgences, et s'assurer ainsi automatiquement la confiance et finalement la direction. Le vide, la scolastique, l'immobilisme, la désaffection des masses, proviennent précisément de ce que chaque organisation existante se considère comme élue des Dieux pour diriger la révolution à venir, et sur cette base cherche à stigmatiser toutes les autres comme contre-révolutionnaires. On ne mettra jamais assez au pilori cette naïve présomption de supériorité, l'infantilisme de cette compétition de prestige. La Sex-Pol doit se garder de considérer que son personnel et son organisation d'aujourd'hui représentent la direction de la politique sexuelle révolutionnaire. La direction finale n'est pas à revendiquer, ce n'est certes pas un droit, mais seulement le résultat d'un processus: celui qui comprend le mieux ce qui se passe dans le monde, qui

(b) comme nous avons laissé passer les occasions du 20 juillet 1932, de décembre et janvier 1933/34 et du 30 juin 1934. Dans ce but, les révolutionnaires doivent tout d'abord détruire en eux-mêmes la foi en l'autorité !

favorise le mieux le bouillonnement et la maturation révolutionnaires, c'est à lui que reviendra la direction. On ne peut ni mériter, ni s'approprier, ni revendiquer, ni monopoliser la direction de la révolution. Celui qui aujourd'hui, dans cette situation mondiale si confuse, compliquée, si malaisée à comprendre, d'issue si incertaine, se proclame haut et fort comme le seul, le vrai, l'incontestable chef de la révolution encore à naître, c'est lui qui sombrera le plus vite dans l'oubli si les choses vont assez loin pour que l'on puisse parler à juste titre de montée révolutionnaire.

Pour que la reconstruction du mouvement réussisse, il est encore un condition importante:

Le prolétariat réellement doué de conscience de classe est de loin minoritaire dans toute la nation; même s'il est vrai que la direction lui revient, il a cependant besoin d'alliés. On entend répéter sans cesse chez les camarades allemands que l'on a toutes les raisons d'être optimistes, parce que les bons révolutionnaires se rencontrent à nouveau, discutent et travaillent ensemble, se conseillent mutuellement. Ceci est certainement très, très important, mais ne permet pourtant pas d'être optimiste. Il s'agit avant tout de savoir si ces bons révolutionnaires ont aussi le contact avec les larges masses inorganisées; si de plus, pour établir ce contact, ils sont attentifs aux paroles, aux pensées, aux contradictions de ces larges masses, politisées ou non, s'ils les comprennent et peuvent leur donner un sens révolutionnaire, les restituer aux masses sous une forme plus claire, plus proche de la conscience de classe. Ces cadres resteront un état-major sans armée, si les responsables ne sont pas capables de continuer à faire partie des larges masses, à ne pas s'en distinguer et à comprendre les individus, politisés ou non politisés; le sectarisme est exclu, si l'on veut que les membres du parti ne soient pas un simple organe exécutif de la direction, mais une médiation vivante entre la masse et la direction. La direction ne doit pas "apporter le programme communiste aux masses" ou "transformer la masse en militants doués de conscience de classe", mais elle doit, après avoir analysé le processus historique objectif, s'attacher surtout à développer dans les masses l'aspiration révolutionnaire qui y existe déjà, y compris dans

le prolétariat dépolitisé, la petite bourgeoisie et le paysannat. Dans la presse révolutionnaire d'aujourd'hui, on ne trouve presque rien d'autre que le discours du parti, et presque rien d'une vision intelligente des contradictions existant dans les diverses couches de la population. C'est pourtant à établir le contact, verbal et réel, avec les larges masses que les trois quarts au moins de tout journal devraient être consacrés; le quart restant suffit bien pour répéter les grands principes du marxisme. On peut aussi formuler la chose ainsi: jusqu'à ce que nous ayons appris à présenter la théorie dans le langage le plus simple et intelligible à tous, jusqu'à ce que les masses en soient venues à s'intéresser aux théories, on doit sans cesse présenter la même chose dans une double écriture: dans le langage marxiste et en traduction simultanée dans le langage des usagers, sans la compréhension et l'action desquels nous restons de misérables discutailleurs.

Dans le débat sur ces problèmes on a coutume de demander à la Sex-Pol des recettes toutes prêtes. Cette requête montre déjà que l'on a bien peu compris le marxisme et la tâche fondamentale des marxistes révolutionnaires, qui est de savoir penser et agir de façon autonome. On ne peut qu'illustrer les principes à l'aide d'exemples, mais ce qui vaut dans un cas particulier peut ne pas valoir dans un autre. Pour montrer ce que nous voulons dire, je donnerai quelques exemples importants.

LE CHANT ET LA DANSE POPULAIRES COMME ELEMENTS DU SENTIMENT REVOLUTIONNAIRE

Lénine a fort justement enseigné que le révolutionnaire doit s'attacher à tous les domaines de la vie. Nous devons ajouter qu'il doit pouvoir développer la tendance révolutionnaire spécifique de chaque domaine. Jusqu'ici - que l'on pense aux acteurs prolétariens et aux troupes rouges -, et à l'exception de quelques réalisations vraiment bonnes, on a transporté mécaniquement les mots d'ordre syndicaux dans l'art, par exemple une inspiration révolutionnaire a été accolée à une forme de chanson bourgeoise. Mais le rôle es-

essentiel des artistes révolutionnaires est de faire ce que la Sex-Pol a appris à faire dans son domaine: à savoir, élaborer dès maintenant, dans le capitalisme, les tendances et les formes révolutionnaires propres à son domaine à partir de la matière et de la forme qui s'y trouvent.

Cela peut se faire sans beaucoup de "science", en examinant la vie de façon impartiale, libre, sans préjugé, donc révolutionnaire. Le parti communiste favorisa la naissance des cabarets rouges, afin de toucher plus de gens, même non politisés, dans les réunions. Cela répondit aux espérances. On vit à cette occasion que plus la représentation était artistique, rythmique, populaire, plus l'efficacité était grande; plus elle se rapprochait de la forme bourgeoise, plus le slogan révolutionnaire paraissait surimposé, et plus le résultat était mince. Mais on ne peut créer assez de cabarets rouges pour amener toute la population aux réunions. Il s'ensuit qu'il faut apporter l'art révolutionnaire, le sentiment révolutionnaire, le rythme révolutionnaire, la mélodie révolutionnaire, là où les masses vivent, travaillent, souffrent. C'est certainement possible dans les Etats encore démocratiques ou à-demi fascistes, dans les Etats tout à fait fascistes cela reste encore possible à l'aide de stratagèmes appropriés. Les musiciens, danseurs, chanteurs révolutionnaires peuvent avec des moyens simples constituer des groupes comprenant des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants assez grands, et même des adultes, qui, à l'instar des chanteurs des rues, iront dans les cours, sur les places publiques, bref partout où l'on trouve les futurs acteurs de la révolution à l'aide d'une bonne musique populaire, d'une danse populaire, de chants populaires pouvant servir de support à la révolution, déjà anti-capitalistes et adaptés aux sentiments des opprimés ou pouvant le devenir, ils peuvent créer, répandre et ancrer sentimentalement cette atmosphère qui nous fait cruellement défaut pour faire des larges masses autant de sympathisants de la révolution. Un tempérament bureaucratique trouvera ceci ou cela à redire à cette proposition, pour autant qu'il n'affirme pas que "l'on s'écarte de l'essentiel, la lutte de classes". J'ignore quelles difficultés concrètes l'on peut rencontrer ici. Celui qui attend des recettes ne fera jamais rien. Cependant, en principe, le

précepte de la Sex-Pol reste valable sous une forme ou sous une autre: on doit obtenir l'adhésion affective des masses. Mais un lien affectif implique que l'on sache, comme l'enfant à l'égard de sa mère qui le protège et le guide, que l'on sera compris dans ses soucis et ses désirs secrets, y compris et surtout dans le domaine le plus secret, le domaine sexuel.

LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE REVOLUTIONNAIRE

Le travail de masse comporte aussi la recherche scientifique et la rupture avec la science bourgeoise dans tous les domaines, et non seulement dans celui de l'économie politique. La science bourgeoise domine la formation de l'idéologie sociale, et cela d'autant plus que les domaines concernés sont plus proches de la vie. Il suffit de prendre l'exemple de la littérature de politique sexuelle (théorie raciale). Il s'ensuit clairement que négliger le travail scientifique révolutionnaire dans les pays très civilisés, d'une part rend plus difficile l'action sur les masses, d'autre part multiplie considérablement les obstacles à la réorganisation de la société après la victoire de la révolution sociale. De plus, résoudre le problème du travail scientifique révolutionnaire, c'est résoudre aussi en grande partie le problème des intellectuels.

Ici encore, pour rebâtir le mouvement révolutionnaire, il faut commencer par rendre compte du type de travail scientifique révolutionnaire qui a prévalu jusqu'à maintenant; bien entendu, on ne pourra ici que formuler un principe; on se contentera de souligner quelques faits importants. La méthode marxiste fut développée pour elle-même en tant que philosophie, essentiellement sous la forme de débats interminables sur "le hasard et la nécessité", incompréhensibles au commun des mortels. Le livre à succès de Kurt Sauerland sur le Matérialisme dialectique est un chef-d'œuvre du genre; c'est un mélange de formalisme philosophique et d'opportunisme de parti. La recherche dans le domaine des sciences de la nature est restée embryonnaire; dans le domaine des sciences

sociales à peine moins. On n'était pas de taille à se mesurer avec le savoir des chercheurs bourgeois. Même la revue "Unter dem Banner des Marxismus" (Sous la bannière du marxisme), qui était destinée à cultiver et construire la science marxiste, se sclérosa, à l'exception de quelques bons travaux, sombrant dans le discours formel et la dialectique abstraite. On n'y parlait pas des sujets qui auraient permis d'éveiller la discussion, d'aborder les questions débattues par la science bourgeoise autrement qu'en y ajoutant une simple profession de foi révolutionnaire. Ce point est essentiel. On ne peut absolument pas se contenter, sur le front scientifique, de se débarrasser de la tâche en reprochant à l'adversaire d'ignorer la théorie de la lutte des classes ou en se réclamant sans cesse de la révolution au lieu de faire un travail effectif.

Il faut d'abord examiner avec précision et par secteurs la situation et la structure de la science bourgeoise en général. Elle est fragmentée en une foule de pratiques individualistes, sert au carriérisme des scientifiques de second rang ou bien à la satisfaction intellectuelle de l'élite; dans un même domaine, les chercheurs ne se comprennent pas; elle est académique non seulement par le langage, mais aussi dans le choix des sujets; que l'on compare par exemple le nombre des études sur l'état du tissu cérébral chez les buveurs chroniques avec le nombre d'études sur les circonstances sociales qui font d'un homme un buveur; la science bourgeoise est d'autant plus éloignée de la vie, produit des théories d'autant plus grotesques, s'égare d'autant plus en querelles sur ces théories, que le domaine concerné est plus proche de la vie. C'est donc en somme la mathématique qui est la moins influencée par la pensée bourgeoise, tandis que par exemple la recherche sur la tuberculose n'en est pas encore à comprendre correctement l'effet de l'alimentation populaire et de la misère de l'habitat sur les poumons; quant à la psychiatrie, terrain d'élection de l'extrême étroitesse d'esprit, disons simplement qu'elle, dont la tâche aurait été d'élaborer les principes de l'hygiène mentale, fonctionne précisément comme un instrument destiné à rendre cet objectif impossible. Contentons-nous de ces exemples pour montrer que la recherche marxiste doit être apte à la concu-

rence dans le domaine du savoir purement empirique, afin non seulement de surpasser effectivement la science bourgeoise, mais surtout de devenir un pôle d'attraction pour les jeunes intellectuels et chercheurs, dont nous aurons grand besoin après la révolution.

La science marxiste ne peut se développer en transportant le mot d'ordre de lutte de classe dans la science, en se contentant de coller l'étiquette "lutte de classe"; elle ne peut se développer qu'à partir de la problématique, des problèmes, des résultats de chaque domaine scientifique. Il faut montrer positivement où la science bourgeoise échoue, pourquoi elle échoue, en quoi la philosophie bourgeoise agit comme entrave à la connaissance, comment elle le fait, etc... Ce n'est qu'après l'avoir fait, après l'avoir matériellement réalisé, que l'on a le droit de s'appeler savant marxiste et d'élaborer les rapports des diverses sciences avec le problème de la lutte des classes sur le plan économique.

Ces affirmations ne sont pas des formules creuses, elles se fondent sur l'expérience du développement de l'économie sexuelle. Il faut donc, à l'aide de ce cas particulier, éclaircir dans le principe la question plus large relative au débat scientifique entre le prolétariat et la bourgeoisie; elle introduit au problème général des principes de la politique révolutionnaire.

Celui qui connaît le genre de discussion existant à l'intérieur de la science bourgeoise aura pu se convaincre qu'il est vain de vouloir éliminer par la discussion l'idée fautive de l'adversaire. Freud découvrit que les maladies mentales sont la conséquence du refoulement sexuel. Les Etats capitalistes crèvent des conséquences de l'économie sexuelle bourgeoise, avec leurs asiles d'aliénés, leurs institutions pour psychopathes, leurs organismes d'assistance. Un plaisantin s'est "amusé" récemment à calculer qu'étant donné l'accroissement du nombre de malades mentaux aux U.S.A., il n'y aurait plus que des malades mentaux dans ce pays dans 250 ans. Cela n'est pas si invraisemblable qu'il n'y paraît. Jusqu'à ces dernières années, on pouvait encore espérer que les découvertes révolutionnaires de Freud s'imposeraient en psychiatrie, et qu'ainsi la question de la prophy-

laxie des névroses viendrait au premier plan. Cela eût été le premier pas dans la séparation des conceptions marxiste et bourgeoise en ce domaine, sans que le mot de marxisme fût préalablement prononcé. Au contraire, la psychiatrie resta impassible, continua à exercer son gardiennage intellectuel sur le non-sens d'une "disposition dégénérative" qui serait cause des maladies mentales; bien plus, elle a fait d'importantes conquêtes sur la psychanalyse, en des points essentiels. Un psychanalyste éminent a dit récemment qu'il ne fallait pas se soucier de la prophylaxie des névroses, qu'on n'avait qu'à s'occuper de la thérapeutique individuelle. C'est évident, puisque la question de la prophylaxie des névroses entraîne celle de tout l'ordre sexuel bourgeois et celle de l'existence de la religion et de la morale. Il serait imbécile de vouloir combattre "d'un point de vue marxiste" les erreurs scientifiques de Freud en le dénonçant comme "réactionnaire". On accomplit un travail révolutionnaire véritable et fructueux en montrant positivement en quoi Freud est un savant génial et en quoi il est un philosophe bourgeois de la plus vieille école.

Peut-on espérer que les discussions scientifiques fassent pencher la balance en faveur de la révolution dans la lutte sur le terrain scientifique? C'est impossible. Cela ne veut pas dire qu'il faille refuser désormais toute discussion; au contraire, on doit la pratiquer, on doit conquérir les positions dominantes dans toutes les organisations scientifiques par son travail effectif; on doit apprendre par la discussion pourquoi et en quoi le chercheur bourgeois pense à faux, manque l'essentiel; c'est la seule façon de s'instruire. Mais c'est ailleurs que le combat réel se déroule; reprenons l'exemple de la sexologie; aucun psychiatre bourgeois de niveau moyen n'acceptera l'idée que les névroses, psychoses, manies, etc..., proviennent d'une économie sexuelle pourrie à l'échelle des masses; en revanche, les larges masses s'intéressent beaucoup à ces problèmes, tout simplement parce qu'elles en souffrent beaucoup, parce que la misère psychique et la stupidité des psychiatres, ces gérants de l'ordre sexuel capitaliste, se jouent concrètement dans leur propre corps. Je peux assurer que tout jeune ouvrier comprend mieux les

rapports entre la rétention sexuelle et la dépression psychique, les troubles du travail, que la plupart des psychiatres du monde entier réunis. Nous pouvons dire que si les masses parvenaient à vivre sagement, en accédant à la satisfaction sexuelle, la question de savoir si les maux psychiques sont l'expression d'une économie sexuelle troublée se résoudrait d'elle-même, y compris pour les défenseurs de la morale bourgeoise à l'intérieur du camp marxiste, pour les médecins et pédagogues socialistes déformés par les idées bourgeoises, qui "croient ne pouvoir accepter la psychanalyse", parce qu'ils n'y comprennent rien. Le principe: se faire comprendre encore et toujours des masses, vaut également ici, dans le domaine sacré de la science prétendument intouchable. La Sex-Pol ne dut pas sa popularité, la compréhension que de larges couches de la population allemande et autrichienne lui manifestèrent, à son organisation, car elle n'en avait pas; elle dut sa popularité uniquement à son principe consistant à poser publiquement le problème de la santé sexuelle. C'est pourquoi même la bureaucratie du parti était et restera impuissante contre elle.

Ce qui est très vrai, particulièrement vrai pour la Sex-Pol, vaut aussi pour toute espèce de science médicale ou autre, par exemple pour l'étude de la tuberculose. La première condition en est évidemment que la science révolutionnaire n'apporte pas aux larges masses des conceptions fausses, bourgeoises, ce qui ne pourrait qu'aider la réaction, mais qu'elle commence par clarifier pour son propre compte les principes d'une science matérialiste-dialectique empirique, avant de s'adresser aux masses. Il est évident qu'il vaut mieux ne rien dire que favoriser dans la jeunesse prolétarienne l'idée bourgeoise selon laquelle les rapports sexuels sont nocifs dans l'adolescence, en ajoutant: "vive la révolution".

Les masses ont un merveilleux instinct pour les constatations exactes, instinct qui ne reste caché que dans la mesure où le parti révolutionnaire ne lui offre aucun aliment, tandis que les charlatans lui offrent tout, depuis les tables tournantes jusqu'à la source de Lourdes.

LA PEUR DE LA REVOLUTION

Le mouvement communiste-révolutionnaire veut la même chose que le mouvement pacifiste petit-bourgeois: l'élimination de la guerre, l'avènement de la paix sur terre. La conception révolutionnaire prétend à juste titre que cet objectif n'est accessible que par l'élimination violente de la domination capitaliste, par exemple par la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Le pacifisme rejette également la guerre civile comme toute violence, sans vouloir admettre qu'il cautionne ainsi la perpétuation du système qui engendre la guerre. Les larges masses apolitiques considèrent le communiste comme "le partisan de la violence". Or le sentiment des larges masses est décisif; elles redoutent la violence, désirent la paix et la tranquillité et ne veulent donc pas entendre parler de communisme. On ne peut abandonner la théorie de la prise du pouvoir par la violence, mais il apparaît pourtant qu'on ne peut sans plus la faire accepter par les larges masses. Ce fut une des grandes forces du mouvement national-socialiste que d'avoir accroché les masses, non seulement par le mirage d'une "révolution allemande", mais aussi par la promesse d'une prise du pouvoir non violente. Il tenait donc compte à la fois du sentiment révolutionnaire et du sentiment pacifiste des masses, bien entendu de façon tout à fait inconsciente. Il suffit donc de poser deux questions pour résoudre cette contradiction. La première concerne la façon dont les masses conçoivent la violence. L'expérience apprend qu'elles sont pacifistes, qu'elles ont peur de la violence. La seconde question porte sur le rapport de l'usage pourtant nécessaire de la violence avec l'attitude des masses à son égard. La réponse aux deux questions est et ne peut être que la suivante: plus la base de masse du mouvement révolutionnaire est large, moins l'usage de la violence est nécessaire, et moins les masses ont à redouter la révolution. De même, plus l'influence révolutionnaire est grande dans l'armée et l'appareil d'Etat, moins la violence est nécessaire. C'est pourquoi la révolution russe

se produisit avec le minimum d'effusion de sang. Ce n'est que l'intervention des impérialistes qui provoqua le bain de sang. Il était clair pour tous que la responsabilité historique était du côté des impérialistes et de ce qui restait des gardes blancs. Mais l'étendue de la base de masse dépend de l'aptitude du parti révolutionnaire à parler le langage de toutes les couches laborieuses du peuple, à donner l'expression juste à leurs désirs et idées révolutionnaires. Cela exige une pratique consciente de la psychologie de masses. Si un "opposant de principe" objecte ici, comme on le fait souvent, que la révolution russe a triomphé sans politique sexuelle et psychologie de masses, nous répondrons sans hésitation que les paysans russes n'étaient pas non plus si embourgeoisés que les paysans américains, ni le prolétariat russe si embourgeoisé que l'anglais, et surtout que c'était Lénine, le plus grand psychologue de masses de tous les temps, qui dirigeait la révolution russe.

Pour en revenir à la question de la base de masse de la révolution, prenons un second exemple, encore plus concret.

LE POLICIER COMME HOMME PRIVE ET AGENT DE L'ETAT

La police allemande présentait des contradictions remarquables. Le K.P.D. se déchafnait dans les journaux contre les "petits Zörgiebel" (1), les "hordes policières", etc... Cela découlait logiquement de la théorie du social-fascisme. La colère contre la police était certes compréhensible, car elle tirait et cognait sans cesse sur les manifestants. Mais une direction révolutionnaire ne doit pas céder à des sentiments de colère même justifiés, et méconnaître ainsi que l'on ne peut, à moins d'une incroyable effusion de sang, mener à bien un soulèvement sans la sympathie et le soutien actif de la plus grande partie de la police. Cela vaut aussi pour l'armée. La direction ne doit jamais oublier que le fonctionnaire de police et le

(1) Emules de Zörgiebel, préfet de police de sinistre mémoire.
NdT.

militaire sont des fils de prolétaires, paysans, employés, etc... Au lieu de se mettre en fureur, on serait plus avisé de se demander ce qui peut bien se passer chez le flic et le soldat moyens pour qu'ils puissent ainsi se détacher de leur classe. Je ne sais si l'esquisse suivante est très exacte; peut être pas. Mais que l'on imagine l'agent de police, si imposant du haut de son cheval, casqué et armé, une fois qu'il est à la maison, dans son milieu familial prolétaire, en tant que frère, époux ou père, au lit ou même en caleçon! Dans la rue, il se prend pour "l'Etat", et les petites jeunes filles prolétaires font machinalement une révérence devant le gardien de la paix, car leur mère les menaçait de l'appeler lorsqu'elles se conduisaient "mal", c'est-à-dire désobéissaient, se livraient à des manœuvres génitales, etc... Le policier a donc le sentiment d'être le gardien de l'ordre et s'en trouve important. C'est ce qu'il y a de réactionnaire en lui. A la maison et à la caserne il est un petit salarié, affublé d'un numéro matricule, un valet des capitalistes perpétuellement condamné à la soumission. C'est justement cette contradiction, parmi tant d'autres, qui est décisive pour le combat révolutionnaire.

La plupart des policiers prussiens étaient sociaux-démocrates. Dans les semaines où Hitler prit le pouvoir, beaucoup d'entre eux protégèrent les communistes et d'autres socialistes pourchassés par la S.S.. Une agitation révolutionnaire conséquente, rationnelle, intelligente, peut résoudre sans grand tapage la contradiction qui habite le policier. Répétons-le: nous n'avons pas de recettes à donner, mais seulement la méthode d'analyse.

Un exemple de ce qu'on ne doit pas faire: lorsque le gouvernement Papen vint au pouvoir en juillet 1932, l'une de ses premières décisions fut d'interdire les visites féminines dans les casernes de la police, lesquelles avaient été autorisées jusque-là. L'humeur était donc à la révolte. Celui qui militait dans les organisations de base entendait dire de divers côtés que les jeunes policiers disaient à peu près ceci: "Nous nous sommes bien souvent laissés faire sans protester; notre salaire a été réduit, notre temps de service a été exagérément chargé, etc... Mais nous ne nous laisserons pas pren-

dre les filles." La Sex-Pol informa aussitôt le comité central et conseilla de tenir compte de cet état d'esprit, de défendre publiquement l'intérêt des policiers. Mais il n'en voulut rien savoir. Il estimait sans doute que cela n'avait rien à voir avec la lutte des classes. L'expérience montre que partout où la police fréquentait les centres de conseil animés par les médecins de la Sex-Pol, l'état d'esprit hostile aux ouvriers s'évanouissait aussi. On ne voulait rien savoir de ces faits, qui n'étaient certes pas de la "haute politique". Mais ils montrent indubitablement que l'on ne peut toucher les diverses couches de la population avec des questions de politique abstraite, que la politique doit être développée en partant des besoins et préoccupations des masses.

Si nous refusons de prêter attention aux manifestations mineures, apparemment fortuites et accessoires, de la vie des masses, les masses ne croiront pas - et elles auront raison - que nous les comprendrons lorsque nous aurons pris le pouvoir. Un ami de la Sex-Pol prit deux apprentis à bord de son auto, au cours d'un voyage. La conversation se porta bientôt sur la politique. C'étaient de vrais jeunes prolétaires, qui n'avaient pas encore atteint l'âge de voter, assez élevé dans le pays concerné. Ils étaient favorables au socialisme, mais, dirent-ils, ne voulaient pas se soucier de politique. Ils laissaient cela bien volontiers au respectable président du conseil social-démocrate; ils lui laissaient aussi bien volontiers leur droit de vote pourvu qu'il leur laissât les jolies filles qu'ils rencontraient au cours de leurs voyages. Le narrateur certifia qu'il ne s'agissait pas de vagabonds, mais de jeunes travailleurs de type moyen, pleins de vitalité. Celui qui refuse d'écouter, de comprendre ces choses, d'en tirer une leçon, c'est que son cas est désespéré.

En Autriche, des soldats d'origine ouvrière et paysanne détruisirent à coups de feu les maisons des ouvriers et tuèrent des centaines de leurs compagnons de classe. Nous n'avons trouvé dans aucun journal, dans aucun compte-rendu, la moindre trace de la question de savoir comment cela est possible et comment on peut y remédier. C'est précisément de cette question et de la réponse qu'on y apporte que dépend la réponse à la "grande question stratégique" de savoir

si et comment un soulèvement et un combat de rue sont possibles dans l'état actuel de l'armement de l'appareil d'Etat. Tout est là. Au lieu de se jeter mutuellement à la tête quantité d'injures et de s'appeler réciproquement "traître à la classe ouvrière", ce qui ne mène à rien, parce que personne n'en est plus savant, ceux qui s'appellent guides du prolétariat feraient bien de commencer par poser ces questions, par comprendre ces soldats, afin d'apprendre comment on peut avoir de l'influence dans l'armée et la police.

LE DEVELOPPEMENT DE LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE A PARTIR DES BESOINS DE LA POPULATION

Lors d'un débat entre le représentant de la Sex-Pol et le représentant du comité central, Pieck, en 1932, celui-ci expliqua que les conceptions développées dans L'intrusion de la morale sexuelle ⁽¹⁾ contredisaient celles du parti et du marxisme. Prié de se justifier, il dit: "vous partez de la consommation, et nous de la production; vous n'êtes donc pas marxiste". Le représentant de la Sex-Pol demanda si les besoins étaient au service de la production ou si au contraire ce n'était pas la production qui répondait aux besoins. Pieck ne comprit pas cette question. Ce n'est que deux années plus tard qu'on vit clairement où était la différence: l'économisme fonda tout son travail et toute sa propagande sur le versant objectif de la vie sociale, c'est-à-dire sur le progrès des forces productives, les antagonismes économiques entre Etats, la supériorité de la planification soviétique sur l'anarchie capitaliste, etc...., et "relia cette grande politique aux besoins quotidiens"; ce genre de "relation" aboutit à un échec complet. La Sex-Pol développa l'exigence de révolution sociale à partir des besoins subjectifs, déduisit tous les problèmes politiques du problème de savoir quels besoins devaient être satisfaits chez les masses et comment y parvenir, et éveilla ainsi un intérêt extrême chez les hommes les plus dépolitisés de tous les milieux. On trouve là non seulement la différence de principe entre le travail révolutionnaire vivant et le "marxisme"

de parti, dogmatique et scolastique, mais aussi la raison pour laquelle même les meilleurs responsables, "embarqués" dans la haute politique, ne comprennent pas la façon dont la Sex-Pol pose les problèmes. Certes, de nombreux responsables du Komintern sentent cette lacune dans leur travail, mais ne parviennent pourtant pas à situer les liens concrets de la politique avec les besoins des masses. Ainsi, Manouïlski dit dans son rapport à la 17^e session du P.C.U.S. sur "Le mûrissement de la crise révolutionnaire" (3^e partie: "Situation des sections du Komintern") (cité d'après Rundschau n° 16, p. 586):

"Prenons l'exemple de notre Internationale de la Jeunesse Communiste. L'Internationale de la Jeunesse a pendant de nombreuses années, sous la direction du Komintern, formé une remarquable génération de jeunes bolcheviks, qui ont plus d'une fois prouvé leur dévouement sans bornes à la cause communiste. Mais elle ne put s'enraciner profondément dans la masse de la jeunesse ouvrière. La social-démocratie ne touche pas non plus cette jeunesse. La jeunesse, dans les pays capitalistes, est encadrée par millions dans les organisations sportives créées par la bourgeoisie, par ses état-majors et ses curés. En Allemagne, une partie de la jeunesse en chômage a pris le chemin des casernes fascistes. Mais les membres de l'Union de la Jeunesse Communiste n'ont pas tout à fait compris cette doctrine. Ils se sont battus courageusement contre les fascistes en Allemagne. Dans de nombreux pays, ils ont fait un assez bon travail dans l'armée et ont récolté pour cela de longues peines de réclusion; mais par exemple, s'implanter dans une organisation sportive catholique, réunissant des dizaines de milliers de jeunes travailleurs, leur est aussi difficile que pour le Pape de se joindre à l'Association des athées afin d'y faire de la propagande pour le catholicisme. Mais les membres de

l'U. J. C. et les communistes ne sont pourtant pas tenus par des considérations de prestige, comme le vicairé du Christ. Les organisations communistes et l'U. J. C. doivent être mobiles; elles doivent se trouver partout où il y a des travailleurs, elles doivent être dans les organisations sportives, dans les organisations de loisir telles que le "Dopolavoro" en Italie, dans les camps de travail civil, mais elles doivent être avant tout dans les entreprises".

Ceci est tout à fait correct, mais il y manque l'essentiel. Le jeune de l'U. J. C. travaillant dans les organisations chrétiennes est totalement démuné face au jeune chrétien s'il n'est armé que des analyses économique-politiques du C. E. I. C. . C'est qu'il doit savoir de quoi il doit parler avec le jeune chrétien et quelles solutions le communisme apporte, non pas aux problèmes de l'économie, mais tout d'abord aux préoccupations particulières du jeune chrétien. Ce n'est qu'à partir de ces préoccupations qu'on doit déduire peu à peu la nécessité d'une planification socialiste, en tant que base de solution des préoccupations personnelles. Par conséquent, la Sex-Pol est en principe d'accord avec Manouïlski sur ce problème d'organisation interne. Mais les différences deviennent énormes dès qu'on en arrive aux questions concrètes, à ce qui intéresse le jeune, chrétien ou pas, au vécu concret à partir duquel le jeune de l'U. J. C. doit développer son travail (c). On peut en dire autant pour tous les préceptes formels de la direction du Komintern. Elle dit avec raison que l'on doit accomplir un travail de masse, mais elle s'élève contre les contenus concrets du travail de masse à accomplir, et cela d'autant plus vivement que ces contenus sont plus éloignés de la haute politique et plus proches de ce qui touche les personnes. Elle pose en principe qu'affaires personnelles et affaires politiques sont absolument opposées, sans voir leurs relations dialectiques. Non seulement il existe des problèmes très personnels qui sont

(c) Cf. "La lutte sexuelle des jeunes" de Reich; ce livre a été in-

en même temps les problèmes les plus typiques de l'ordre social, comme par exemple le problème de la recherche du partenaire sexuel ou le problème du logement pour les jeunes, mais la politique en général n'est rien d'autre que la mise en œuvre des intérêts des diverses couches sociales et classes d'âge de la société.

En somme, la politique révolutionnaire se distingue de toute espèce de politique bourgeoise en mettant la politique au service de la satisfaction des besoins des masses, tandis que celle-ci bâtit toute sa politique sur le renoncement inculqué aux masses au cours de l'histoire.

Celui qui a travaillé dans les cellules communistes, sait comment les membres du parti eux-mêmes réagissaient à la "haute politique". Le rapport politique était de règle dans les réunions hebdomadaires. Un "rapporteur" présentait plus ou moins bien la politique de la bourgeoisie, les membres écoutaient avec plus ou moins d'intérêt, mais toujours passivement. Il n'y avait de discussions que dans les cellules composées d'une majorité d'intellectuels ou de cadres formés depuis longtemps, qui mettaient sur le tapis les questions de haute politique. Dans les mois précédant l'accession d'Hitler au pouvoir, on vit se multiplier les cas où des prolétaires membres des cellules, qui n'étaient évidemment pas versés dans la haute politique, mais qui se rendaient compte que quelque chose devait se passer, interrompirent les vains rapports politiques et dirent fermement: "sur ce que veut et fait la bourgeoisie, nous avons entendu vos rapports pendant des années. Nous voudrions enfin entendre ce que nous devons faire, quel genre de politique nous devons mener". Les rapporteurs n'avaient rien à dire là-dessus. Comme dans quelques quartiers on connaissait le succès des orateurs de la Sex-Pol, qui savaient intéresser à la politique les membres du parti et les inorganisés en abordant les problèmes politiques à partir des besoins, des soucis personnels, certains cadres du parti s'adressèrent à la Sex-

terdit par le K.P.D., tandis que les jeunes de tous les milieux se l'arrachaient.

Pol pour avoir des rapporteurs: on voulait attirer les "inorganisés" aux réunions du soir. La propagande chez les femmes, dans la jeunesse, échouait partout, parce qu'on pratiquait partout le même genre de discours sur la "situation politique", engendrant partout le même ennui. En revanche, les orateurs de la Sex-Pol étaient formés à traiter en premier lieu des préoccupations personnelles de la femme, de l'adolescent, du chômeur, etc... On se donnait un thème "apolitique", par exemple: "comment éduquer mon enfant?", ou pour les jeunes: "garçons et filles dans l'organisation". Toute discussion d'une question de la vie personnelle suscitait un grand intérêt, une participation vivante de l'auditoire, et conduisait régulièrement aux grandes questions politiques qui, sous l'autre forme, étouffaient tout sentiment révolutionnaire. Au lieu de faire de la "haute politique", en prétendant la "relier aux besoins quotidiens", pour les exclure en fait, la Sex-Pol avait pour règle de ne jamais partir que des problèmes personnels, pour en arriver par exemple à la politique de Hitler et Brüning. Cette méthode consistant à atteindre les grands problèmes de la politique de classe en partant de ce qui est le plus personnel, au lieu de s'enfermer dans la haute politique, les représentants du parti l'appelèrent "déviationnisme contre-révolutionnaire". Mais leurs cadres eurent recours à nous, à Oranienbourg, Jüterborg, Dresde, Francfort, Steglitz, Stettin, etc..., pour "toucher les inorganisés". Dans les grandes entreprises contaminées par le national-socialisme et impénétrables depuis des années aux syndicats rouges, la Sex-Pol put réunir des douzaines de personnes à la simple annonce des sujets des réunions, put animer le travail de cellule, intéresser femmes et adolescents non politisés. Le mouvement était trop jeune, trop faible, il fut tenu en suspicion, puis interdit, par la direction du parti; il ne put que rassembler quelques expériences. Ce qui fut considéré comme une déviation par rapport à la politique et qualifié de réactionnaire, c'était en réalité la véritable propagande révolutionnaire. La preuve en est l'intérêt que les individus non politisés manifestaient en fin de compte pour la politique.

Sans politisation révolutionnaire des masses, qui ne s'intéressent pas à la haute politique telle quelle, aucune organisation révo-

lutionnaire ne vaincra. Les actions dites révolutionnaires, qui laissent les masses plus ou moins indifférentes, étaient des tentatives pour "mobiliser" les masses par l'exemple. Elles échouèrent dans la plupart des cas.

Les expériences faites par la Sex-Pol en Allemagne peuvent se transposer à tout domaine de la politique révolutionnaire. On ne peut réussir à politiser les masses apathiques en se contentant de donner l'exemple, ni en lançant des appels psychologiquement faux "aux travailleurs du monde entier". Pour que les masses deviennent politiquement actives, il faut qu'elles se posent elles-mêmes la question fondamentale de la politique révolutionnaire: "Que voulons-nous? Comment l'obtiendrons-nous?" S'il est vrai - et nous n'en doutons pas - que la révolution sociale réalise le projet d'une démocratie sociale, c'est-à-dire fait réellement participer toute la population à la politique, à la politique révolutionnaire et non aux manœuvres diplomatiques bourgeoises, et, ne se contentant pas d'"intéresser" les larges masses à l'organisation de la vie sociale, leur confie l'essentiel de cette tâche, il s'ensuit alors nécessairement que le travail révolutionnaire exige certains principes, que l'on ne peut ici qu'ébaucher à l'aide d'exemples. Nous ne prétendons pas épuiser la question par ces exemples, mais montrer que l'on peut, et comment l'on peut, éveiller l'activité latente des masses.

APPROPRIATION DE SON PROPRE BIEN

Il est clair qu'aucune direction ne pourra jamais prévoir et diriger toutes les tâches et tous les problèmes suscités par la vie sociale. Seule la dictature bourgeoise le fait, parce qu'elle ne tient pas compte des besoins des masses, parce qu'elle repose précisément sur la satisfaction apparente et l'apathie politique réelle des masses. Dans le système capitaliste actuel, le travail est depuis longtemps socialisé, ce n'est que l'appropriation des produits qui est l'affaire privée de l'entrepreneur.

La révolution sociale se propose, entre autres, de socialiser les grandes entreprises, c'est-à-dire de les confier à l'auto-gestion des travailleurs. Nous savons quelles difficultés l'Union Soviétique éprouva au début et éprouve encore aujourd'hui avec cette auto-gestion. Le travail révolutionnaire dans les entreprises ne peut réussir qu'en éveillant l'intérêt du travailleur pour l'entreprise, sous forme d'intérêt effectif pour la production, qu'en s'en remettant à cet intérêt. Mais le travailleur n'a pas d'intérêt pour l'entreprise en tant que telle, et surtout pas pour l'entreprise sous sa forme actuelle. Pour qu'il acquière cet intérêt révolutionnaire à bref délai, il faut qu'il commence dès maintenant, dans le capitalisme, à se représenter l'entreprise comme lui appartenant. On doit faire prendre conscience au personnel que l'entreprise et sa direction lui appartiennent exclusivement, sur la base de son travail; que ce droit, que le capitaliste revendique actuellement pour lui-même, s'accompagne de nombreux devoirs, notamment d'être au courant de la gestion de l'entreprise, de l'organisation de l'entreprise, etc..., si l'on veut être maître chez soi. La propagande doit faire apparaître clairement que le véritable maître de l'entreprise n'est pas le propriétaire actuel du capital et des moyens de production, mais les ouvriers. Il y a du point de vue psychologique une grande différence entre dire: "Nous exproprions les grands capitalistes", et dire: "Nous prenons possession de notre propriété légitime". Dans le premier cas, l'ouvrier, politisé ou non politisé, réagit au mot d'ordre d'expropriation avec gêne et culpabilité, comme s'il s'appropriait la propriété d'autrui; dans le second cas, il prend conscience de la légitimité de son droit de propriété, fondée sur son travail, et l'idéologie bourgeoise affirmant l'"intangibilité de la propriété privée" des moyens de production perd son impact sur les masses. Car ce qui fait problème, ce n'est pas que la classe dominante prêche cette idéologie, mais que la masse en soit pénétrée et l'accepte.

Une organisation révolutionnaire ne doit-elle pas faire comprendre au personnel d'une entreprise qu'il en est le maître légitime, et qu'il doit s'occuper dès maintenant de ses tâches ?

De même que dans les groupes de la Sex-Pol, les employées petites-bourgeoises et les ouvrières cherchaient à comprendre comment réaliser au mieux l'éducation des enfants, comment organiser le travail domestique, se demandaient s'il n'était pas préférable d'organiser une cuisine collective dans un bloc d'habitations, de même les personnels peuvent et doivent dès maintenant préparer la prise en charge de l'entreprise. Ils doivent par leurs propres moyens, évaluer, apprendre, comprendre tout ce qui est nécessaire à cet effet et la meilleure façon de le réaliser. L'expérience des soviets peut les aider à cet égard, mais non remplacer leur travail, car la situation et les possibilités sont différentes. Il est tout à fait certain que c'est uniquement de cette façon que les employés peuvent éprouver de l'intérêt pour la révolution sociale, et non par de savants rapports sur la situation politique et le plan quinquennal. La prise en charge idéale du pouvoir, à l'aide d'une préparation concrète, doit précéder l'exercice réel du pouvoir par les personnels. Cela vaut pour toute organisation de jeunesse, toute organisation sportive, toute troupe militaire. C'est cela et cela seulement qui s'appelle "éveiller la conscience de classe". La direction révolutionnaire ne peut avoir d'autre tâche que d'aider à rendre parfaitement lucides, après ⁽¹⁾ la prise du pouvoir, ces premières étapes de la démocratie sociale révolutionnaire, de guider les préparatifs, d'apporter l'appui d'un savoir plus étendu. Ainsi engagé dans le travail concret, chaque travailleur se sentira véritablement maître de l'entreprise; il ne considèrera plus l'entrepreneur comme un bailleur de salaires, mais comme un exploiteur de sa force de travail. Si le dirigeant révolutionnaire doit savoir ce qu'est la plus-value, le travailleur de son côté doit savoir exactement quel profit son travail assure à l'entrepreneur. C'est cela la conscience de classe. S'il se met alors en grève ce sera non seulement par solidarité sentimentale, non seulement par fidélité aux chefs syndicaux, mais pour ses propres intérêts, et nul dirigeant syndical ne pourra désormais le trahir. Il luttera pour ses propres intérêts, mieux que cela, il imposera la grève aux directions défailiantes, et les tiendra à l'écart si elles ne marchent pas. La

(1) Coquille dans le texte allemand; l'auteur a certainement voulu dire "avant". NdT

propagande révolutionnaire n'a été pour l'essentiel qu'une critique négative; elle doit apprendre aussi à être constructive, formatrice, positive.

C'est exactement le même principe de prise de conscience pratique qui vaut pour la jeunesse de tous les milieux. Si la jeunesse travaille dans les entreprises, elle participera au travail syndical concret. Sinon, elle s'occupera de l'organisation de la vie personnelle, de la solution du conflit avec les parents, du problème sexuel, du problème du logement. Ce faisant, non seulement elle créera elle-même de nouvelles formes de vie sociale, qu'elle devra d'abord inventer, puis réaliser, et enfin défendre, mais surtout elle ne se laissera plus dompter. Les rapports sur la situation politique, et même sur "le problème sexuel de la jeunesse", ne servent à rien. Cela reste du travail directif venu d'en-haut. La jeunesse doit dès maintenant commencer à organiser sa propre vie. Elle ne peut ni ne doit commencer par se soucier de la police et des autorités; elle s'apercevra rapidement qu'elle se heurte à de solides barrières, qu'organiser même les choses les plus simples et les plus évidentes pour la jeunesse devient impossible; et ainsi elle apprendra pratiquement ce qu'est la politique révolutionnaire, ce qu'est l'exigence révolutionnaire. Lorsqu'elle aura voulu, par exemple, se procurer des produits anticonceptionnels, organiser l'entraide en matière de logement, etc..., et que les autorités capitalistes seront intervenues, d'abord par des menaces, puis par des arrestations, enfin par de lourdes peines de prison, c'est alors seulement que la jeunesse éprouvera de la façon la plus directe en quoi et comment elle est opprimée; elle apprendra alors à lutter, non pas dans le vide, non pas sur la base de slogans téléphonés, mais dans le choc avec les dures réalités de la vie dans le capitalisme. C'est ce qu'apprirent les ligues de scouts tchèques en 1931, qui, menant une vie sexuelle sous la tente, eurent affaire à la gendarmerie, qui procéda à des arrestations; ils se battirent alors à coups de poing dans la rue contre la force publique pour la défense de leur droit. Aujourd'hui, on ne peut coucher sous la tente en Allemagne sans certificat de mariage, et la jeunesse allemande murmure contre

l'interdiction, mais se tient coite; elle cherche d'autres lieux, tourne l'interdiction. La conscience de son droit à organiser sa propre vie l'obligera aussi à se battre pour ce droit. Tout ce qui lui manque, c'est un soutien, une organisation, un parti, qui la comprenne, l'aide, la défende.

CONCLUSION

La conscience de classe des masses n'est pas la connaissance des lois historiques ou économiques qui régissent la vie des hommes, mais la connaissance:

1. des besoins vitaux de chacun dans tous les domaines;
2. des voies et possibilités de leur satisfaction;
3. des obstacles que la société d'économie privée leur oppose;
4. des inhibitions et anxiétés qui empêchent chacun d'y voir clair sur les exigences de sa propre vie (la formule: "l'ennemi est dans son propre camp" est particulièrement vraie à propos de l'inhibition mentale de chaque opprimé lui-même);
5. de l'invincibilité de sa propre force contre celle des oppresseurs pour peu qu'elle s'unisse en mouvement de masse.

La conscience de classe de la direction révolutionnaire (du parti révolutionnaire) n'est rien d'autre que la somme du savoir et des aptitudes permettant d'exprimer pour la masse ce qu'elle ne peut exprimer elle-même; et l'élimination révolutionnaire du joug du capital, c'est l'action globale qui naît de la conscience des masses une fois pleinement développée, lorsque la direction révolutionnaire a compris les masses dans tous les domaines.

PRINCIPES EN VUE DU DEBAT SUR LA RECONSTRUCTION DU MOUVEMENT OUVRIER

Résumé des changements de méthode que la constatation des erreurs passées rend nécessaires.

Principe: Il est impossible de donner des prescriptions de détail; on doit avoir des principes d'analyse et de jugement bien définis qui seront appliqués aux cas particuliers; si le principe est bon, on ne commettra pas d'erreurs dans les cas particuliers. Si le principe est erroné, de bons jugements de détail ne seraient dûs qu'au hasard, et le risque d'erreurs sera considérable.

POUR JUGER L'EVENEMENT POLITIQUE

1. Pour comprendre tout processus, deux questions s'imposent:
a) le processus est-il d'orientation révolutionnaire ou réactionnaire ? b) ceux qui l'accomplissent croient-ils agir dans le sens du socialisme ou dans celui du capitalisme ? (les aspects objectif et subjectif sont le plus souvent différents: la S. A. est objectivement contre-révolutionnaire, subjectivement révolutionnaire).
2. Pour être à la hauteur des tâches, il est nécessaire, dans chaque jugement et prise de position, de se demander:
Que se passe-t-il dans les différentes couches des masses ?
Qu'est-ce qui, en elles, nous est favorable ou défavorable ?
Comment les larges masses, non politisées ou déformées par l'idéologie, vivent-elles les événements politiques ?
Quel est le sentiment des masses à l'égard du mouvement révolutionnaire ?
3. Tout événement est contradictoire, comporte des facteurs favorables et des facteurs défavorables à la révolution; on ne peut prévoir qu'à condition:

- a) de comprendre les contradictions.
- b) de formuler les diverses possibilités d'évolution de la situation (par ex., facteurs réactionnaires et révolutionnaires dans le fascisme).

4. Le processus social comporte simultanément des forces progressistes et des forces conservatrices ou réactionnaires; le travail révolutionnaire consiste à comprendre les deux et à favoriser les tendances révolutionnaires (par ex. la jeunesse hitlérienne: la liberté sexuelle est une force progressiste, la foi en l'autorité une force réactionnaire).
5. Les besoins ne sont pas au service de l'économie, mais l'économie est au service des besoins.
6. Se représenter les policiers et autres adversaires en caleçons. De même pour toute autorité redoutée.

SUR LA METHODE DE TRAVAIL

7. La suggestion comme moyen d'attirer les masses ne vaut que pour la réaction politique; le mouvement révolutionnaire n'a pas à suggérer, mais à tout dire aux masses, à deviner et formuler les désirs inexprimés et confus des masses (la théorie de la montée révolutionnaire est de la suggestion).
8. La diplomatie secrète est la forme de politique de la réaction; la politique révolutionnaire consiste à toujours s'adresser aux masses, à rejeter la politique secrète (contre-exemple: le discours de Litvinov à la dernière session de la conférence du désarmement).
9. Si l'on prête ses propres désirs aux masses et si l'on ne juge pas la situation réelle indépendamment de ses propres désirs, on néglige les désirs qui seraient les plus faciles à satisfaire (projection dans les masses de la situation telle qu'un groupuscule la voit).
10. L'économisme conduit à l'échec: c'est l'homme, et non la machine, qui fait l'histoire; l'homme se sert de la machine. L'économie ne se

transforme pas immédiatement en conscience, mais il existe de nombreux chaînons intermédiaires, ainsi que des contradictions (par ex. l'ouvrier chrétien, la femme pauvre favorable aux nazis, etc..)

11. Que les masses se révoltent contre la misère matérielle et sexuelle, cela va de soi; considérer toujours que le vrai problème c'est que les masses puissent agir contre leur propre intérêt ("comportement irrationnel"); par ex. que des femmes défendent le mariage, même lorsqu'il leur est un fardeau, que des ouvriers oublient l'exploitation quand l'entreprise est prospère, que des jeunes prennent parti pour la répression sexuelle.
12. Ne pas apporter la conscience de classe aux masses sous forme de cours magistral, mais la développer à partir de la vie des masses. Politisation de tous les besoins.
13. Faire comprendre clairement que lorsque le prolétariat défend ses propres intérêts, il représente en même temps les intérêts de tous les travailleurs. Pas d'opposition entre prolétariat et classes moyennes. Le prolétariat industriel est dans le capitalisme avancé numériquement minoritaire et de plus embourgeoisé.
13. Plutôt pas de tracts (ou autres formes d'agitation) que des mauvais. Prendre garde à la désillusion des masses! Ce qui est décisif, ce ne sont pas les intentions, mais l'impact sur les masses! Etablir la confiance avant toute tentative d'influencer les masses: par ex., admettre que l'on ignore telle ou telle chose.
15. Ne pas demander aux masses plus d'action qu'elles ne peuvent réaliser. Agir progressivement! Faire un travail de base et à long terme, mais être prêt à des événements soudains!
16. Ce sont les larges masses apolitiques qui déterminent toujours le sort de la révolution. Politiser par conséquent la vie privée, la vie courante des lieux publics, dancings, cinémas, marchés, chambres à coucher, auberges, bureaux de pari mutuel! L'énergie révolutionnaire est accumulée dans la vie quotidienne!

17. Penser d'un point de vue international, et non national (Nous ne nous intéressons pas, en Allemagne, au front unique en France et en Sarre, ou à la révolution chinoise).

NOUS-MÊMES — LE PARTI

18. Il y a deux formes de conscience de classe; celle de la masse diffère de celle de la direction (d'un côté besoins des jeunes, p. ex. d'un logement indépendant, résistance des travailleurs à la baisse des salaires, révolte des membres de la S.A. contre leur désarmement — de l'autre connaissance du mécanisme des crises, de la technique de planification socialiste, des antagonismes impérialistes, de la course mondiale aux armements, et aussi appréciation très exacte des besoins de masses).
19. Ce n'est pas le projet ou le programme d'une organisation ou d'un mouvement qui détermine sa force politique, mais c'est sa base de masse, c-à-d. ce qui en lui répond aux désirs des masses. La direction révolutionnaire ne peut donc pas se payer le luxe de louvoyer, comme par ex. Goebbels, qui, n'ayant pas de base de masse dont il dépendît, put échapper au massacre du 30 juin en se plaçant du "bon" côté.
20. Question fondamentale: moi, le révolutionnaire, ne suis-je pas contaminé par l'esprit bourgeois, religieux, moralisateur? Cette contamination ne me gêne-t-elle pas dans mon travail révolutionnaire? N'ai-je pas moi-même une foi en l'autorité?
21. La direction révolutionnaire ne doit pas seulement penser subjectivement qu'elle travaille à la révolution mais aussi y travailler objectivement!
22. On doit tout faire pour que les erreurs constatées ne soient pas corrigées uniquement aux échelons inférieurs, mais aussi au sommet.
23. La ligne politique doit être constamment contrôlée par la base (discussion interne).

24. On ne peut se contenter de changer de politique sans le dire, ou même en se cachant, semant ainsi la confusion et le désarroi. Il faut rendre compte avec précision aux membres du parti de tout changement de politique, soumettre les erreurs commises à une véritable auto-critique, au lieu de rejeter mécaniquement la faute sur les échelons inférieurs ("les décisions du Nième congrès du Parti n'ont pas été correctement appliquées").
25. Il faut poser ici le problème de la direction, du renouvellement des cadres moyens et inférieurs. Celui qui ne prévoit pas, qui reste à la traîne des événements, est un mauvais dirigeant qui ne fera que céder à la pression des masses.
26. Chercher dès maintenant comment prévenir d'avance la bureaucratiation d'une organisation révolutionnaire vivante. Pourquoi le simple ouvrier devient-il si vite un bonze quand il est promu cadre ? Le meilleur critère: l'adoption de la morale sexuelle dans le domaine du mariage et de la vie de la jeunesse !
27. A quoi reconnaître le futur traître, agent provocateur, transfuge, celui qui retournera sa veste au moment décisif, avant même qu'il le sache ou le pressente lui-même ? (Goût des mondanités, de la diplomatie, souplesse dans la défense de son propre point de vue, camaraderie excessive, protestation véhémement de ses sentiments révolutionnaires, etc.).
28. Comment identifier les traits de caractère du révolutionnaire sûr ? (Simplicité du maintien, aptitude au contact immédiat, attitude naturelle dans le domaine sexuel, pas de bavardage, adhésion au socialisme non seulement sentimentale, mais en premier lieu intellectuelle, pas de comportement de bonze dans les fonctions supérieures, pas d'attitude patriarcale à l'égard de la femme et des enfants).
29. Structure du futur parti: qualité de l'élite, et non quantité ! L'élite (parti) + la masse des sympathisants = facilité de recrutement. Rétablir la période d'épreuve avant l'admission.

30. Ne pas surcharger les responsables ! Leur accorder des loisirs sans restriction ! Ne pas renoncer à la vie privée, mais l'avoir bien organisée ! Toujours former et tenir en réserve des remplaçants. Fractionner le travail. Sessions brèves et allant au fait ! Favoriser la critique effective, exclure impitoyablement la chicane ! Toujours comprendre d'abord le point de vue de l'autre ! Eviter les actions sans lendemain, les "campagnes", mais agir le plus en profondeur possible, jusqu'à ce que l'action se déclenche d'elle-même.
31. Pas d'héroïsme inutile ! Ne pas être fier du martyr, mais ménager ses forces ! Il n'est ni difficile ni glorieux d'aller en prison, mais le grand art, c'est de ne pas aller en prison ! Ne pas proclamer la "solidarité prolétarienne", mais pratiquer une solidarité réelle (cf. les défauts du "Secours rouge").
32. Les conflits et rapports de type personnel gênent souvent le travail ! Apprendre, non pas à éliminer les questions personnelles, mais à les politiser (par ex. la femme qui retient son mari par jalousie ou réciproquement).
33. On doit apprendre à changer d'avis; ce qui ne signifie pas être dépourvu de convictions; vérifier si l'attachement à l'organisation et à des idées reçues n'empêche pas de voir la réalité en face (l'organisation révolutionnaire, la solidarité consciente en elle, sont la base du travail révolutionnaire pour l'individu; lorsqu'elle devient inconsciemment un substitut du foyer et de la famille, elle peut obscurcir la vision du réel).
34. Toujours donner pleine publicité dans le parti aux problèmes intérieurs (cela n'est évidemment valable que tant que le parti est légal). La politique secrète à l'intérieur du parti est nuisible. Qui dissimule son opinion n'est pas des nôtres. De même pour celui qui met la cause de la révolution au service de la tactique, et non l'inverse.
35. Développer sa propre initiative ne signifie rien d'autre que voir la vie sans œillères et en tirer les conséquences.

INDEX DES MOTS DIFFICILES
(extraits)

Dialectique	Façon d'envisager les phénomènes par référence à leurs contradictions internes.
Fétiche	Objet idolâtré.
Formalisme	Considérer la forme en négligeant le contenu.
Freud	Neurologue viennois, fondateur de la psychanalyse, méthode scientifique d'analyse et d'influence des processus mentaux. La psychanalyse montre l'importance majeure des pulsions et désirs sexuels inconscients, refoulés de la conscience, dans la formation du caractère et l'origine des maladies mentales.
Economisme	Explication des événements uniquement par les situations économiques.
Economie sexuelle	Structure de la vie sexuelle dans des conditions sociales déterminées; en un sens plus étroit, analyse scientifique de ces conditions à l'aide de la méthode matérialiste-dialectique.

LIVRES DE WILHELM REICH ACTUELLEMENT DISPONIBLES :

LA REVOLUTION SEXUELLE (10/18), 6 F.
PSYCHOLOGIE DE MASSE DU FASCISME (La Pensée molle), 9 F.
LE COMBAT SEXUEL DE LA JEUNESSE (Gft-le-Cœur), 5 F.
LA FONCTION DE L'ORGASME (L'Arche), 19 F.
L'ANALYSE CARACTERIELLE (Sinelnikoff), 16 F.

Sur Wilhelm Reich:

Michel Cattier: "La vie et l'œuvre du Dr. Wilhelm Reich",
La Cité, diffusion Maspero, 18 F.
(bon livre de vulgarisation)

Constantin Sinelnikoff: "L'œuvre de Wilhelm Reich",
Petite collection Maspero, 2 vol., 12 F.
(analyse chronologique de l'œuvre de Reich dans la période européenne. Bibliographie pratiquement complète)

Imprimé par l'éditeur

Dépot légal: 2^e trimestre 1971